

Les années d'apprentissage
d'Etienne-Bonaventure Bonvin
(1775-1863),
Dr en médecine,
futur secrétaire d'Etat adjoint

avec
une note sur François-Paul Bonvin (1761-1814), son frère

par
André DONNET

*A M. Grégoire Ghika,
archiviste cantonal adjoint (1947-1968),
directeur des Archives cantonales
(1968-1983),
en reconnaissance de sa longue
et fructueuse collaboration.*

Nous avons déjà eu l'occasion de faire observer avec quel soin feu Walter Perrig (1891-1959), de regrettée mémoire, s'est employé à dresser la généalogie de sa famille ainsi que celle des Seiler et des Bonvin¹. Qu'il ait relevé les notices des registres paroissiaux de Sion, rien de plus normal : elles constituent le fondement de son entreprise ; mais il a encore transcrit le texte de documents relatifs à tel ou tel membre de ces familles rencontré en cours de route, et noté, dans des inventaires des Archives cantonales — qu'il n'a pas systématiquement explorés —, de nombreuses références à des pièces qu'il n'a pas eu lieu d'exploiter pour réaliser son dessein.

¹ Voir *Vallesia*, t. XXXVII, 1982, p. 7.

Quand, à notre tour, nous avons tenté, pour notre ouvrage consacré à la *Révolution valaisanne de 1798*², d'identifier et de connaître davantage François-Paul Bonvin, notaire, secrétaire français et allemand de la Chambre administrative créée en 1798³, nous avons été amené à examiner de près les notes et documents de W. Perrig ; nous avons à ce moment appris qu'un de ses frères consanguins, Etienne-Bonaventure, a également été employé à la Chambre administrative.

Usant largement des travaux préparatoires de notre ami, nous avons poussé plus loin les recherches ; elles nous ont permis de compléter des notices biographiques et de découvrir de nouveaux documents, par exemple dans le fonds de la Bourgeoisie de Sion.

C'est ainsi que nous nous proposons aujourd'hui de retracer ici sommairement les années d'apprentissage d'Etienne-Bonaventure jusqu'au-delà de la date de son premier mariage en 1809 qui a fait scandale à Sion et, au passage, d'esquisser dans ses grandes lignes le curriculum de François-Paul Bonvin.

La carrière d'Etienne-Bonaventure Bonvin n'est pas sans intérêt ; elle mériterait une étude beaucoup plus complète que celle que nous lui consacrons ici.

Docteur en médecine, ce personnage a été de longues années secrétaire d'Etat adjoint et traducteur du Conseil d'Etat, archiviste temporaire, membre du Conseil de santé, pour ne prendre sa retraite qu'en 1860, à l'âge de 85 ans ; et encore ne bénéficie-t-il pas alors d'une pension à proprement parler : le Conseil d'Etat le maintient attaché aux bureaux de l'Etat « avec un traitement annuel de 600 francs [à savoir les deux tiers de son traitement plein] pour le travail qu'il est en état de faire encore... »⁴. L'année suivante, le Conseil d'Etat le nomme secrétaire d'Etat adjoint honoraire⁵. Il décédera à Sion, le 4 juin 1863, à 88 ans⁶.

² Martigny, 1984, 2 vol. (*Bibliotheca Vallesiana*, t. 17 et 18).

³ L'Index général des *Documents pour servir à l'histoire de la révolution valaisanne de 1798*, publ. par A. DONNET, dans *Vallesia*, t. XXXV, 1980, p. 100, porte une identification erronée.

⁴ AV, Prot. du C. E., décision du 5 septembre 1860.

⁵ *Ibidem*, décision du 30 juin 1861.

⁶ L'orthographe et la ponctuation des textes manuscrits transcrits ci-après sont modernisés.

Abréviations

ABS	fonds de la Bourgeoisie de Sion, aux AV.
Alm. gén.	<i>Almanach généalogique suisse</i> .
AV	Archives cantonales, à Sion.
BWG	<i>Blätter aus der Walliser Geschichte</i> .
DI	fonds du département de l'Intérieur, aux AV.
DIP	fonds du département de l'Instruction publique, aux AV.
M	fonds de la Médiation (République indépendante 1802-1810), aux AV.
Prot. du C. E.	Protocole du Conseil d'Etat.
Rz	fonds de Rivaz, aux AV.

1. Sa famille. — Ses études à Sion (1775-1797)

Etienne-Henri-Bonaventure Bonvin est issu d'une famille très nombreuse, originaire d'Antronapiana, village d'une vallée latérale du Val d'Ossola, et établie à Sion à la fin du XVII^e siècle.

Son père, Jean-Pierre Bonvin (1733-1801), sénateur (conseiller) de la ville de Sion, s'est marié deux fois :

De sa première épouse (∞ à Sion, le 24 avril 1754), Marie-Elisabeth de Torrenté (1730-1771), fille de Gabriel et de Marie-Christine Plaschy, il a eu treize enfants.

De la seconde (∞ à Sion, le 14 mai 1772), Marie-Louise Bay (1741-1805), fille de Pierre-François, châtelain de Vouvry, et de Marie-Elisabeth de Riedmatten, il en a eu huit.

Etienne-Henri-Bonaventure, baptisé à Sion, le 14 juillet 1775, est donc un fils né du second mariage.

Attirons tout d'abord l'attention sur une particularité, qui n'est pas rare à l'époque, du moins en Valais : dans sa jeunesse, Bonvin est mentionné sous les prénoms d'Etienne-Bonaventure ; à partir de 1798, sous le seul prénom d'Etienne ; à l'université, en Autriche, il s'inscrit sous les prénoms de Stephan Heinrich ; enfin, depuis 1815, et peut-être déjà auparavant, il ne sera connu que sous le prénom de Bonaventura.

Il entreprend ses études au collège de Sion, depuis 1786 sans doute⁷, pour achever sa formation classique en 1794⁸. On connaît son diplôme de philosophie, obtenu en août 1794⁹.

Ensuite, peut-être sous l'influence de son frère aîné consanguin, Jean-Pierre-François-Xavier, déjà prêtre¹⁰, il fait, au même collège, trois années de théologie, et reçoit les ordres mineurs, à Sion, le 1^{er} avril 1797¹¹. Dans le *Neuer Schreib-Calender* de 1797, il est dit encore étudiant en théologie et en droit, et dans ceux de 1798, de 1799, et de 1801, recteur du Saint-Rosaire¹².

⁷ On n'a pas conservé le palmarès de 1786 (*Nomina litteratorum...*) ; la série de la Bibliothèque cantonale débute en 1768 et comporte de nombreuses lacunes.

⁸ *Nomina litteratorum... Ordo doctrinae philosophorum.*

⁹ Décrit et reproduit par Alain CORDONIER, *Bibliographie des imprimés valaisans des origines jusqu'à la fin de l'Ancien Régime (1644-1798)*, dans *Vallesia*, t. XXXIX, 1984, pp. 70-71, n° 320, fig. 37.

¹⁰ (1755-1797), ordonné prêtre en 1778, recteur du Saint-Rosaire en 1783, recteur de Tous-les-Saints de 1789 à sa mort, le 19 mai 1797.

¹¹ Sion, Archives épiscopales, *Liber ordinationum*. — Obligeante communication de l'abbé H. DONNET-DESCARTES, archiviste épiscopal.

¹² Ce rectorat a été fondé, à l'église Saint-Théodule, par Hildebrand Jost, évêque de Sion de 1613 à 1638, « avec obligation de dire deux messes par semaine ». (E. TAMINI et P. DÉLÈZE, *Nouvel essai de Vallesia christiana*, Saint-Maurice, 1940, p. 250.) — On ignore de quelle manière E.-B. Bonvin, n'étant pas prêtre lui-même, satisfaisait à cette obligation.

2. Les premiers emplois d'Etienne-Bonaventure Bonvin (1798-1802)

Bénéficier d'un rectorat, Etienne-Bonaventure assume en même temps d'autres emplois, sans doute plus rémunérateurs : d'abord celui de professeur au collège de Sion depuis l'année scolaire 1798/1799¹³. Il est probable qu'au début, il a enseigné « pendant quelque temps »... les Rudiments et [la] Grammaire¹⁴, puis de 1799 à 1801, les Humanités¹⁵.

C'est en qualité de « professeur des Humanités » qu'il intervient en 1801 auprès des ministres de la République helvétique pour se plaindre de la lenteur de la Chambre administrative du Valais, qui tarde à mettre en activité le Conseil d'éducation décidé par le Directoire helvétique le 24 juillet 1798¹⁶.

Il a pour collègue, notamment, l'abbé Jean-Baptiste Amstaad, professeur de philosophie¹⁷, avec lequel il entretient d'amicales relations sur lesquelles nous reviendrons plus loin¹⁸.

Sous la République helvétique (1798-1802), Etienne-Bonaventure a été surtout secrétaire et copiste à la Chambre administrative : lui-même le rappellera à sa sœur Judith, dans une lettre qu'il lui adresse le 26 avril 1802¹⁹.

A vrai dire, on connaît fort mal l'organisation des bureaux de la Chambre administrative, qui n'a pas été étudiée systématiquement. On n'a pas conservé, semble-t-il, les procès-verbaux des séances de la Chambre²⁰. Par conséquent, on ne saurait assigner une date à sa nomination ni préciser ses attributions. En tout cas, on sait que, durant cette période, le gouvernement a dû faire appel à plusieurs copistes et traducteurs, par exemple à l'abbé Amstaad qui, le 6 août 1799, réclame une rémunération « pour la peine d'avoir fait un nombre considérable de traductions du français en allemand, soit pour le préfet national, soit pour d'autres autorités constituées »²¹.

Etienne-Bonaventure a donc été l'un de ces traducteurs-copistes. En effet, dans les procès-verbaux du Conseil d'Etat de la République indépendante des Douze-Dizains (1802-1810), on note, à la date du 18 novem-

¹³ C'est lui-même qui l'affirme dans une lettre, du 15 juillet 1801, adressée au ministre de l'Instruction publique de la République helvétique : « Je suis à la fin de ma troisième année de professorat... ». (Voir Louis BOUCARD, *L'Ecole primaire valaisanne à la fin du XVIII^e siècle et son histoire de 1798-1830*, Saint-Maurice, 1938, p. 189.)

¹⁴ AV, DIP, thèque 3, dossier I, pièce n° 1, annexe.

¹⁵ Jérôme ZIMMERMANN, *Essai sur l'histoire du collège de Sion*, Sion, 1914, p. 95, qui utilise un bordereau de comptes de l'établissement (AV, DIP, thèque 3, dossier I, pièce n° 1) relatif au « dernier trimestre de l'an 1800 ».

¹⁶ Sur ce problème, voir L. BOUCARD, *op. cit.*, pp. 174-193.

¹⁷ Jean-Baptiste (1752-1837), originaire de Beckenried (Nidwald), professeur au collège de Sion depuis 1797, professeur au collège de Saint-Maurice de 1806 à 1821. (E. TAMINI et P. DÉLÈZE, *op. cit.*, p. 432 ; la date de décès est à corriger : Amstaad est mort, à Sion, le 14 décembre 1837.)

¹⁸ Voir plus bas, pp. 21-23.

¹⁹ Voir plus loin, p. 17.

²⁰ M. SALAMIN, *Histoire politique du Valais sous la République helvétique (1798-1802)*, dans *Vallesia*, t. XII, 1957, pp. 5-6 (sources manuscrites). — M. SALAMIN ne cite pas le nom de Bonvin dans son index.

²¹ AV, DIP, thèque 3, dossier III, pièce n° 1, original.

bre 1802, donc deux mois après la fin, en Valais, de la République helvétique, une longue énumération de copies, traductions et rédactions dont il sollicite le paiement, parmi lesquelles on relève des procès-verbaux de la Chambre administrative²².

Tous ces copistes et traducteurs travaillent sous la direction de Louis Tousard d'Olbec, secrétaire général²³.

Toutefois, l'un des principaux secrétaires, sinon le principal, pour le français et pour l'allemand, de la Chambre paraît être François-Paul Bonvin²⁴. C'est avec ce frère qu'Etienne-Bonaventure a œuvré. Mais qui est donc ce François-Paul Bonvin qui, semble-t-il, n'a jamais été identifié complètement ? C'est pour cette raison qu'il nous faut, ici, faire une petite digression et chercher, avant d'aller plus avant, à établir au moins son curriculum vitae.

3. Note sur François-Paul Bonvin (1761-1814), frère consanguin d'Etienne-Bonaventure

Quand il a élaboré la généalogie Bonvin, Walter Perrig a été embarrassé pour situer François-Paul Bonvin à sa place parmi les enfants de Jean-Pierre : il n'avait pas retrouvé sa notice de baptême ; il était pourtant assuré de sa filiation par d'autres sources que celle des registres paroissiaux de Sion. Il a dû par conséquent se résoudre à l'ajouter à la fin de l'énumération des enfants nés de son alliance avec Marie-Elisabeth de Torrenté et d'en inscrire la date du décès en 1814.

On observe en effet dans le registre des baptêmes, entre 1758 et 1766, un certain désordre et sans doute des lacunes. A cette époque le curé consigne probablement chaque baptême sur des billets qu'il recopie à la suite à la fin de l'année ; son vicaire, curé extra-muros, procède de même ; d'où inévitablement des omissions.

Dans la liste des baptêmes, célébrés durant le premier mariage de Jean-Pierre, qui se succèdent quasi année après année : 1755, 1756, 1757, 1759, 1763, 1764, 1765, 1766, 1767, 1769, 1770 et 1771, on ne remarque qu'un intervalle où l'on pourrait insérer la naissance de François-Paul, qui a reçu au baptême, semble-t-il, les prénoms de François-Xavier-Paul²⁵ : de novembre 1759 à mars 1763.

²² M 11, n° 292, pp. 185-188, séance du 18 novembre 1802.

²³ Louis Tousard d'Olbec (1757-1840), parisien de naissance, déjà secrétaire du Comité général de Saint-Maurice en 1798, est un beau-frère de Charles-Emmanuel de Rivaz (1753-1830), préfet national. (Anne-Joseph DE RIVAZ, *Mémoires historiques sur le Valais (1798-1834)*, t. III, Lausanne, 1961, p. 310. — *Mémoires et Doc. publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande*, 3^e série, t. V-VI, 3 vol.) — On lira dans cet ouvrage (t. I, pp. 178-181) le récit de la « démission » de Tousard d'Olbec en 1804.

²⁴ A. DONNET, *Documents...*, 1^{re} partie, dans *Vallesia*, t. XIX, 1964, p. 5 ; V^e partie, litt. b (Index général), dans *Vallesia*, t. XXXV, 1980, p. 100.

²⁵ Si l'on se réfère à un acte passé à Sion, en 1796, où il signe ainsi, en qualité de notaire public, l'attestation d'une copie conforme : AV 107 (Bonvin), pièce n° 184.

Mieux encore, si l'on consulte les palmarès du collège de Sion (*Nomina litteratorum...*), on relève, en dépit des lacunes de la collection, que François-Paul apparaît en 1776, en 1778 et 1779 sous le prénom de François. Ainsi il achève ses études classiques en 1779.

Quel âge a-t-il alors ? Si l'on tente un parallèle avec des contemporains dont l'identité est bien établie, on constate, par exemple, que Joseph-Marie de Torrenté (1774-1837) et Etienne-Bonaventure Bonvin (1775-1863) ont reçu leur diplôme de philosophie en 1794, le premier à l'âge de 20 ans, et le second, qui est le frère consanguin de François-Paul, à celui de 19 ans²⁶.

Ainsi, dans l'hypothèse où François-Paul aurait terminé ses études secondaires dans les mêmes délais que son frère, il serait né au plus tôt en 1760.

Or, en cours de composition, nous avons eu la chance de découvrir dans un manuscrit d'Etienne-Bonaventure, intitulé *Materialien zu einer Geschichte des Walliserlandes* (consacré à un projet, à peine esquissé, de tableaux généalogiques) et daté de 1815, une liste de « quelques naissances à Sion » (p. 193) que l'auteur a dressée, celle de son frère François-Paul : 24 août 1761. On n'a pas de raisons de mettre en doute cette indication. (Ce manuscrit de 195 pages et de format 28,3 × 43 cm, appartient à M. Charles Allet, avocat, à Sion, que nous remercions ici de l'obligeance avec laquelle il l'a mis à notre disposition.)

La trace de François-Paul réapparaît quelques années plus tard ; on conserve en effet un certificat de Benjamin Fingado, marchand à Fribourg-en-Brisgau, daté du 4 février 1788, en faveur du jeune homme qui vient d'accomplir un stage de six mois auprès de lui²⁷.

On conserve également une patente de notaire qu'il reçoit, le 28 août 1801, de la Chambre administrative du Valais, délivrée « en vertu de la loi du 15 décembre 1800 et de l'arrêté du Conseil exécutif du 10 février 1801 », patente qui l'autorise à exercer le notariat dans la commune de Sion²⁸. Cet octroi n'est qu'un renouvellement, puisqu'on trouve sa signature en qualité de notaire bien antérieurement²⁹.

Lors de l'installation des nouvelles autorités de la République indépendante ou République des Douze-Dizains, le Conseil d'Etat, en séance du 19 septembre 1802, détermine le nombre de chefs de bureau de chaque département ; il y aura, de plus, « deux secrétaires copistes attachés au Conseil d'Etat sans rapport fixé à aucun département » ; « chacun des chefs de bureau sera également employé dans d'autres départements que le sien lorsque le besoin l'exigera » ; le nombre de secrétaires n'est pas fixé définitivement³⁰.

En séance du 23 septembre 1802, [François-]Paul Bonvin est nommé secrétaire (« chef de bureau ») du département de l'Intérieur³¹.

²⁶ Voir plus haut, p. 5.

²⁷ AV 107 (Bonvin), pièce n° 182, original.

²⁸ *Ibidem*, pièce n° 187, expédition.

²⁹ *Ibidem*, pièce n° 184, 1796.

³⁰ M 11, n° 50, pp. 29-32.

³¹ *Ibidem*, n° 76, p. 62.

Toutefois, en vertu de la décision du Conseil d'Etat du 19 septembre, F.-P. Bonvin, qui est mentionné, le 7 janvier 1803, avec la seule qualification de « secrétaire du Conseil »³², apparaît encore, tour à tour, en 1804 comme « secrétaire du ministre des Finances »³³, en juillet 1808, secrétaire du département de Justice³⁴, et de nouveau, en mai 1809 et juin 1810, secrétaire du département de l'Intérieur³⁵.

Simultanément, François-Paul Bonvin assume encore la fonction de greffier du grand châtelain d'Hérémence. Si l'on ne connaît pas la date de sa nomination, on constate qu'il s'intitule ainsi, le 19 mai 1803, dans la copie, qu'il atteste conforme, d'une adresse de la commune de Saint-Martin au grand châtelain³⁶. En outre, une lettre qui lui est envoyée, le 30 juillet 1813, par le percepteur du département du Simplon, le qualifie de « ci-devant greffier du tribunal d'Hérémence »³⁷.

Enfin, sous le département du Simplon (1810-1813), alors que le Valais est annexé à l'Empire français, il est employé au bureau de la préfecture³⁸ comme secrétaire et, sans doute, comme traducteur.

On sait aussi que, durant quelques années, probablement après la mort de sa belle-mère (1815), François-Paul Bonvin, resté célibataire, vit chez sa tante Naterer, née Marguerite Bonvin (1734-1814), veuve du Dr François-Xavier Naterer (1722-1787), médecin de la ville de Sion et auteur d'une *Beschreibung der Mineral-Wässer, des Leucker-Bades, samt dessen Ursprung, Wirkungen und Gebrauch* (Sion, 1769), traduite en français et publiée l'année suivante³⁹. Depuis la mort de cette tante, survenue le 2 février 1814, il prend pension à l'auberge du Lion d'or, sur le Grand-Pont⁴⁰, pendant un peu plus de trois semaines, puisque lui-même est enseveli, à Sion, le 24 février 1814.

Si on consulte l'acte de partage de la succession de François-Paul Bonvin, « commencé le 25 février 1814 », on constate que les biens attribués à ses frères et sœurs ne sont que des objets courants de ménage : chemises, serviettes, draps de lit, essuie-mains, nappes, fourres d'oreiller, mouchoirs, bas, cravates, etc. ; aucun bien-fonds, mais en revanche, il est signalé, d'une autre main, qu'on a trouvé dans trois bourses de l'argent liquide dont il est difficile d'évaluer le montant : 1. « ... vingt-neuf louis en 23 pièces, plus un

³² *Ibidem*, n° 508, p. 333.

³³ AV 107 (Bonvin), pièce n° 189, reçu du 22 août 1804, original.

³⁴ M 21, n° 603, p. 551, séance du 29 juillet 1808.

³⁵ M 23, n° 22, p. 20, séance du 10 mai 1809. — *Ibidem*, n° 108, p. 110, séance du 30 juin 1810. — On trouvera dans le fonds M, thèque 70, fasc. 10, un « cahier de débours et fournitures faites par le secrétaire Bonvin pour le compte du gouvernement depuis le 1^{er} décembre 1809 jusqu'au mois de juin 1811 », 14 fol., ms. autographe. — Enfin, on conserve en R3, cart. 55, fasc. 54, 12 « lettres écrites à Ch.-Emmanuel de Rivaz par François-Paul Bonvin, secrétaire de la Chambre administrative... », inscription autographe de Ch.-E. de Rivaz sur la couverture du fascicule.

³⁶ AV, DI, thèque 53/1/1, pièce n° 8.

³⁷ AV 107 (Bonvin), pièce n° 223.

³⁸ *Ibidem*, pièces n° 200 et n° 202.

³⁹ A. CORDONIER, *op. cit.*, p. 47, n° 177, et pp. 48-49, n° 183 ; fig. 29-30.

⁴⁰ AV 107 (Bonvin), pièce n° 196.

louis d'or..., plus deux louis doubles et un simple..., plus une pièce de cinq francs en argent du prince de Luc [sic] ». 2. De l'argent provenant de sa tante Naterer : « Trois louis en or », et « en diverses pièces d'argent : 193 batz et un creutzer bon argent... Et en monnaie de Valais le montant de onze écus bons et 22 batz et demi bonne valeur ». 3. « 18 écus neufs plus six croisons de Brabant, plus 12 francs en argent de France, plus encore une pièce de cinq francs et la valeur de 25 bons batz en diverses pièces d'argent, plus trois écus bons et deux batz bons, plus 251 batz en espèce d'argent »⁴¹.

Il faut revenir maintenant à Etienne-Bonaventure Bonvin.

4. Etienne-Bonaventure Bonvin étudiant en médecine à Innsbruck et à Vienne.

Fin de son roman avec « Sophie » (1802-1806). — Ses relations avec l'abbé J.-B. Amstaad

Voici qu'à la fin de 1802, Etienne-Bonaventure donne une nouvelle orientation à son existence.

Lui-même s'en explique au début du récit qu'il a laissé de son « Voyage de Sion à Innsbruck » :

Lorsque, libéré des chaînes de l'amour, libéré des intrigues des partis politiques, libéré des liens d'un état qui était contraire à ma manière de penser et à mon tempérament, libéré de l'habit noir et du surplus qui m'étaient à charge, libéré des soucis du professorat, des conditions désagréables d'un misérable rectorat, je me décidai de me vouer à l'exercice de la médecine ; c'est ainsi que je quittai ma ville natale le 9 janvier [1802] avec, pour compagnon, mon neveu Werra⁴², pour me rendre à Innsbruck en vue d'y entreprendre mes études. Appliquant la meilleure bonne volonté et déployant les intentions les plus honorables, je m'étais attiré, à Sion, des ennemis lorsque, en qualité de secrétaire, je servais un gouvernement exécré, tout en m'efforçant de faire du bien ou d'empêcher le mal autant qu'il était en mon pouvoir ; recteur, je devais faire rentrer les revenus de mon bénéfice par voie de justice parce que mes réclamations n'avaient aucun effet et, contre ma volonté, me montrer sévère à

⁴¹ *Ibidem*, pièce n° 204.

⁴² Ce « neveu » l'est à vrai dire de fraîche date. Il s'agit de Meinrad (Friedrich-M'-Theodul) Werra (1782-1841) qui va s'inscrire, lui, à Innsbruck pour y faire des études de droit. (F. MAISSEN et Klemens ARNOLD, *Walliser Studenten an der Universität Innsbruck 1679-1976*, dans BWG, t. XVII, 2 Jahrg., 1979, p. 196, n° 10 et n° 9). — Notons que Bonvin s'inscrit sous les prénoms de Stephan-Heinrich que les éditeurs ne sont pas parvenus à identifier ; en outre, il faut corriger la date de décès de Meinrad Werra, mort à Saint-Maurice, le 21 avril 1841 (Bonvin, Kaempfen et les registres de paroisse ne font pas encore usage de la particule). Il est issu du premier mariage de son père Meinrad (à Loèche-Ville, le 21 août 1781), notaire, avec Anne-Marie de Courten (1752-1788), et a été baptisé dans la même paroisse, le 16 août 1782. Meinrad père a épousé en secondes noces (à Loèche, le 22 novembre 1786) Marie-Elisabeth Bonvin (1756-1801), fille de Jean-Pierre et de Marie-Elisabeth de Torrenté et par conséquent sœur consanguine d'Etienne-Bonaventure.

*l'égard de maints paysans dont je me fis des ennemis. Dans l'impossibilité de m'unir à la bien-aimée de mon cœur, je résolu de choisir un état qui me permette de faire front à toutes les révolutions et m'ouvre une carrière honorable...*⁴³

Tel est son adieu — provisoire — au Valais. Les Archives cantonales, à Sion, conservent, dans le fonds Flavien de Torrenté, une dizaine de lettres d'Etienne-Bonaventure Bonvin à sa sœur consanguine Judith (1770-1824) qui demeurera célibataire. Elles sont toutes écrites d'Innsbruck de 1802 à 1804.

Ces lettres en français démontrent que le jeune homme de 28 ans n'est pas si « libéré des chaînes de l'amour » qu'il l'affirme dans le préambule de son récit de voyage ; bien qu'on connaisse seulement son point de vue, on parvient ainsi à entrevoir les derniers sursauts d'une fréquentation contrariée par l'une et l'autre famille. Elles manifestent aussi son profond attachement à ses sœurs : il s'inquiète de leur santé ; il s'informe de leurs occupations ; il rappelle, non sans émotion, des souvenirs heureux de la maison où ne résident alors plus que trois de ses sœurs, avec sa mère qui mourra en 1805 : « Ah ! comme nous riions, comme nous badinions avec mon frère Antoine⁴⁴, avec moi. Souvenez-vous encore du vin de garde que la sœur Marguerite⁴⁵ a été condamnée à boire ! Hélas ! tous ces jours sont passés, et je dois rester ici, loin de vous, mes chères sœurs, loin de ma patrie, seul... »⁴⁶ Les lettres font aussi apparaître son souci d'épargne : il ne veut pas être une charge pour ses sœurs ; il émet le vœu que « la maison ne souffrira rien de mes dépenses »⁴⁷. « Je suis charmé que les vendanges ont bien réussi, mande-t-il à Judith en novembre 1803 ; écris-moi si ce que je demande à la maison commence à gêner votre ménage. Je tâche toujours d'épargner autant qu'il est possible... »⁴⁸

Toutefois, de cette correspondance unilatérale d'Etienne-Bonaventure Bonvin avec ses sœurs, on peut retenir d'abord des notations concrètes sur sa condition d'étudiant en Autriche, et surtout la tournure que prennent ses relations avec sa « Sophie » ; enfin elle révèle ses relations avec l'abbé Amstaad, alors professeur au collège de Sion.

* * *

Au préalable, il convient d'établir la chronologie des études qu'Etienne-Bonaventure a faites en Autriche.

⁴³ AV, L 158, pp. 164-165. — Ce manuscrit (184 pages, de format 11,7 × 18,5 cm) rédigé en allemand contient en réalité cinq récits de voyage, ou mieux cinq itinéraires : I. pp. 1-161, *Reisebeschreibung von Wien nach Wallis* (du 27 septembre au 28 octobre 1806) ; II. pp. 161-164, *Reise nach Augsburg*, s. d. [printemps 1804] ; III. pp. 164-179, *Reise von Sitten nach Innsbruck* (du 9 au 25 janvier 1802) ; IV. pp. 180-183, *Reise von Innsbruck nach Wien* (octobre 1804) ; V. p. 182, *Reise von Wien nach Landshut*, s. d. [octobre 1805].

⁴⁴ Voir plus loin p. 26.

⁴⁵ Marie-Marguerite Bonvin, née en 1769 ; encore vivante en 1814.

⁴⁶ AV, fonds Flavien de Torrenté, ms. 24, liasse 13, pièce n° 8, du 25 août 1803, original.

⁴⁷ *Ibidem*, pièce n° 3, du 12 février [1802], original.

⁴⁸ *Ibidem*, pièce n° 29, original.

Quittant Sion le 9 janvier 1802 et passant par Saint-Maurice, Fribourg, Berne, Aarau, Zurich, Feldkirch, Spital, Imst, il atteint Innsbruck le 25 janvier. Il n'est pas très au clair, on va le voir, sur le temps qu'il faut escompter pour achever la médecine. En effet, le 26 avril [1802], il écrit à sa sœur Judith qu'il « espère de finir » son « cours de médecine et de chirurgie en deux ans »⁴⁹. De nombreux mois plus tard probablement, il lui annonce qu'on ne peut lui « accorder encore le diplôme cette année » et, dans la même lettre et un paragraphe plus haut, il assure sa correspondante que, « pour finir en trois ans, il faut *diablement* étudier, s'il est permis de parler ainsi »⁵⁰. Le 25 août 1803, il invite sa sœur à la patience : « Encore un an si je ne vais pas à Vienne. Et dans ce cas encore deux »⁵¹. En novembre 1803, son projet de se rendre à Vienne se précise, pour y poursuivre ses études « l'année prochaine », c'est-à-dire dès l'automne 1804, car il est probable que ses parents lui enverront « l'argent nécessaire »⁵². Vers la fin du même mois, il écrit à Judith qu'il veut « prendre le doctorat cette année s'il est possible, et puis aller à Vienne passer une année là »⁵³. La dernière lettre d'Innsbruck est datée du 20 avril 1804⁵⁴.

Il semble que l'on puisse fixer en 1804, durant la semaine sainte (*in der Charwoche*), son voyage d'Innsbruck à Augsbourg⁵⁵.

C'est en octobre 1804 qu'Etienne-Bonaventure débarque à Vienne.

Dans les premiers jours de novembre, ce sont deux autres Valaisans qui arrivent à leur tour à Vienne : il s'agit d'Antoine Kaempfen de Brigue, de neuf ans plus jeune que Bonvin, et François Hasler, originaire du Lötschental, ancien étudiant en théologie à Sion⁵⁶.

La rencontre de Bonvin et de Kaempfen permet d'apporter, grâce aux *Souvenirs* du second, quelques lumières sur les années viennoises du premier, car il signale, dans une note relative à 1804, l'arrivée à Vienne d'Etienne-Bonaventure⁵⁷.

Les trois jeunes gens entreprennent donc immédiatement, en 1804/1805, leurs études, Bonvin sa troisième année, et les deux autres, leur première.

⁴⁹ *Ibidem*, pièce n° 4, original.

⁵⁰ *Ibidem*, pièce n° 7, [juillet 1803 ?], original. — Souligné par l'auteur.

⁵¹ *Ibidem*, pièce n° 8, original.

⁵² *Ibidem*, pièce n° 9, novembre [1803], original.

⁵³ *Ibidem*, pièce n° 10, d'Innsbruck, le 29 novembre [1803 ?], original.

⁵⁴ *Ibidem*, pièce n° 11, original.

⁵⁵ AV, L 158, pp. 161-164.

⁵⁶ *Deux cahiers des « Souvenirs » du Dr Antoine Kaempfen (1784-1856), de Brigue...*, publiés par Georges FOËX, dans *Vallesia*, t. XVII, 1962, pp. 1-120. (Désormais cité KAEMPFFEN.) Une traduction allemande des *Deux cahiers* de KAEMPFFEN, due à l'abbé Ernst ZENKLUSEN, a été publiée en feuilleton dans le *Walliser Bote* de 1970, puis en tiré à part, sans notes explicatives ni index, sous le titre *Erinnerungen eines Brigers...*, Brigue, impr. Tscherrig, 1971, 122 pages. — Les historiens des mentalités liront avec profit le premier chapitre de ces souvenirs dans lequel sont exposées, non sans une certaine hargne, les difficultés que rencontre alors en Valais, un jeune homme quelque peu franc de collier.

⁵⁷ KAEMPFFEN, p. 168, note 2.

Mais ceux-ci rencontrent un obstacle imprévu : selon une récente ordonnance impériale, les étudiants qui désirent obtenir leur doctorat à Vienne doivent au préalable suivre, dans une université autrichienne, pendant deux ans, un cours de philosophie et de physique ; de plus, le temps des études de médecine est désormais fixé à cinq ans. Kaempfen et Hasler sont toutefois autorisés à se présenter sans délai à l'examen de philosophie et de physique, qu'ils subissent avec succès : ils ont argué qu'ils n'ont pas l'intention d'exercer la médecine à Vienne et qu'ils s'inscriront dans une autre université pour recevoir le doctorat⁵⁸.

C'est ainsi qu'en automne 1805, Kaempfen, inquiet de sa situation financière, se décide à assurer très rapidement son avenir. A cet effet, il parvient à persuader ses deux camarades à se rendre avec lui à Wurtzbourg (Bavière) « dans l'espoir qu'après une année de séjour dans cette ville » tous trois pourraient se « hasarder » à se présenter aux examens de doctorat. Ils se mettent en route le 1^{er} octobre 1805. Parvenus à Munich, les étudiants se rendent compte qu'ils tombent au beau milieu des campagnes napoléoniennes de la troisième Coalition : « Nous étions tous les trois si peu occupés des événements politiques que nous ne lisions jamais les journaux et que nous ignorions, écrit Kaempfen, presque jusqu'à notre arrivée à Munich, qu'on se faisait la guerre. » On leur conseille, dans l'embarras où ils se trouvent, de se rendre à l'université de Landshut, à dix lieues de Munich. Landshut n'offrait cependant pas de grand hôpital à « fréquenter avec avantage en attendant la fin de la guerre ou l'ouverture des cours de l'année scolaire suivante ». Il vint alors à Kaempfen l'idée de demander à un professeur de Landshut, de passage à Munich, « s'il n'était pas possible, raconte-t-il, de nous y faire recevoir immédiatement docteurs, pour retourner de suite après notre réception à Vienne pour nous y livrer à la pratique des hôpitaux ». Bonvin appuie la proposition de Kaempfen, alors qu'Hasler la combat violemment : il estime présomptueux de se présenter aux examens du doctorat, « après deux années d'étude »⁵⁹.

Hasler, sur les instances de Kaempfen, se rallie à sa proposition. Ils vont communiquer leur dessein au professeur qui leur répond « qu'il fallait une autorisation particulière du gouvernement pour pouvoir faire une réception de docteur pendant les vacances », mais que « vu les circonstances présentes extraordinaires », ils l'obtiendraient.

Supplique au gouvernement, réponse favorable, tous trois se préparent fiévreusement « aux examens particuliers de chaque professeur que nous subîmes de suite et dans lesquels, assure Kaempfen, nous fûmes trouvés aptes à subir l'examen public qui devait précéder immédiatement le jour de notre réception et qui n'était pour ainsi dire qu'une formalité. Il est vrai, conclut le nouveau docteur, qu'on n'a pas été bien sévère avec nous, et qu'on n'a point cherché à nous embarrasser avec des questions trop difficiles ; cependant on

⁵⁸ KAEMPFFEN, p. 64.

⁵⁹ *Ibidem*, p. 71. — En réalité, si la chronologie de KAEMPFFEN est exacte, lui-même et Hasler n'ont achevé que leur première année !

ne nous a pas fait grâce d'aucune branche de médecine, et nous avons eu la satisfaction de pouvoir nous dire, dans notre conscience, qu'on ne nous a pas fait de faveur particulière en nous jugeant dignes d'être reçus docteurs. »

Dans une note, Kaempfen signale que leur réception a eu lieu le 17 octobre 1805⁶⁰. Le surlendemain, les lauréats se mettent en route, non sans que leur voyage soit troublé par des « incidents désagréables », au milieu des troupes de la Coalition, pour rentrer à Vienne et y consacrer encore une année à l'étude de la médecine⁶¹.

« Après la bataille d'Austerlitz (2 décembre 1805), les hôpitaux de Vienne », rapporte Kaempfen, sont « encombrés de blessés » et les jeunes médecins ne manquent pas de pratiques ; tous trois sont en outre atteints de typhus, Bonvin et Hasler moins gravement que Kaempfen⁶². Tel est l'ultime détail que, grâce à ce dernier, nous connaissons du séjour de Bonvin à Vienne.

C'est le 27 septembre 1806 que Kaempfen et Bonvin se mettent en route pour regagner le Valais ; après un voyage qui les conduit à Trieste, Venise, Padoue, Vérone, Brescia, Milan, Pavie, Sesto Calende, Arona, ils passent le Simplon et, ayant laissé Kaempfen à Glis, Bonvin arrive à Sion, dans sa famille, le 28 octobre, « à 8 h. du soir »⁶³.

* * *

Dans une de ses premières lettres à sa sœur Judith, Etienne-Bonaventure donne un aperçu, en février 1802, sur les conditions dans lesquelles vit l'étudiant de 28 ans : logement, nourriture, habillement, équipement scolaire, distractions, mal du pays :

... Pour nous, nous morfondons de froid... Nos pieds sont presque tous gelés, car il fait extrêmement froid dans notre chambre, malgré qu'on l'échauffe le matin et le soir, que les fenêtres sont et restent toute la journée tapissées de glace, et le trou de la serrure en est aussi rempli. Nous dinons et soupions à présent, ce que nous n'avons pas fait avant cette semaine ; car nous ne faisons que dîner et mangions le matin un petit morceau de pain, et le soir autant. Mais par ce froid on a un appétit dévorant, et nous perdions insensiblement nos forces, ce qui nous obligea de souper.

Les dépenses ne sont pas grandes que je fais sans cela. Je n'achète point d'habillement malgré que le coffre ne veut pas arriver ; je ne fais que boire une petite mesure de bière quelquefois, car je ne bois point de vin. Ah ! que je suis

⁶⁰ *Ibidem*, p. 72, note 4. — Les trois candidats figurent en effet, pour 1804-1805, dans la matricule de l'université d'Ingolstadt-Landshut-Munich. (*Das Matrikelbuch der Universität Ingolstadt-Landshut-München...*, publié par Fr.-X. FRENINGER, Munich, 1872, p. 124 (Nendeln) Liechtenstein, Kraus reprint, 1980.)

⁶¹ KAEMPFFEN, pp. 71-73. — On peut ainsi fixer le récit sommaire du voyage à Landshut. (AV, L 158, p. 182.)

⁶² KAEMPFFEN, p. 176.

⁶³ AV, L 158, pp. 1-161.

bien aise de m'être désaccoutumé d'avance ! Cette abstinence ne me coûte plus rien... Par précaution je n'ai fréquenté qu'une seule fois l'opéra, et nous [n']irons que cette fois à la redoute par curiosité pour en pouvoir parler et faire la description. L'achat des livres et le voyage en carrosse m'ont pris beaucoup d'argent ; mais l'année prochaine, je n'aurai pas besoin d'acheter des livres et le voyage en automne ne coûtera pas tant non plus. J'espère du moins que la maison ne souffrira rien de mes dépenses ; je connais le prix de l'argent à présent, je n'en dépenserai plus tant...

*... Quand la mélancolie me prend, qui me défendra d'aller boire une chopine de bière au billard où l'on peut lire les gazettes ? C'est aussi un remède contre le mal du pays. S'il me prenait et, ma foi, j'en étais bien près sans M. Werra qui, de son côté, sans ma compagnie, en aurait déjà été atteint aussi, car je vois trembler des larmes sur ses joues quelquefois, aussi bien que lui sur les miennes.*⁶⁴

Quand Etienne-Bonaventure projette de se rendre à Vienne faire encore une année de médecine, il renouvelle à sa sœur Judith, le 25 août 1803, l'assurance de sa hâte à rentrer au pays :

*Alors rien ne me retiendra plus. Je casserai les chaînes qui voudraient me retenir ; je volerai sur les ailes de l'amitié fraternelle pour voir avec transport tout ce que j'ai quitté de cher à mon cœur ; je volerai dans les bras de mes sœurs que je n'oublierai jamais ; je vous remercierai de votre attachement à ma personne, de vos bontés pour moi, et je ne cesserai de chercher tous les moyens pour me montrer toujours comme votre frère reconnaissant.*⁶⁵

Meinrad Werra est reparti en Valais après une année de droit à Innsbruck. Bonvin s'inquiète de lui : « Est-il encore chez nous [à Sion] ? Ou est-il déjà à Saint-Maurice comme il a dit et écrit à mon ami d'Innsbruck ? »⁶⁶. Il demande aussi si son frère Xavier « continue bien ses études » ; Xavier le rejoindra en 1803 à Innsbruck pour se préparer à devenir pharmacien⁶⁷.

Le 20 avril 1804, Etienne-Bonaventure fait des reproches à sa sœur Judith qui lui a envoyé de l'argent :

Qu'est-ce que tu fais, ma chère, tu te privas de ce qui t'a coûté beaucoup de peines... Tu m'écris que tu étais touchée au vif de me savoir souper du pain et de l'eau. Cela ne me fait plus rien. Le pain est bon et l'eau est une boisson saine. Je ne veux donc absolument plus de ces envois...

⁶⁴ AV, fonds Fl. de Torrenté, ms. 24, liasse 13, n° 3, d'Innsbruck, le 12 février [1802], original.

⁶⁵ *Ibidem*, pièce n° 8, original.

⁶⁶ Meinrad Werra va s'établir à Saint-Maurice où il épousera, le 8 février 1804, Marie-Cécile Macognin de la Pierre (1785-1858), fille d'Etienne-Louis et de Marie-Françoise de Rivaz. — Voir A. DONNET et Ch. ZIMMERMANN, *Etienne-Louis Macognin de la Pierre (1731-1793), sa famille et ses constructions de Saint-Maurice*, dans *Vallesia*, t. XIV, 1959, p. 242.

⁶⁷ Xavier (François-X'-Théodule) Bonvin (1781-1848), pharmacien à Sion, épousera, le 26 novembre 1815, Catherine Seiler (1792-1867), fille de Joseph-Antoine, châtelain du Simplon, et de Marguerite Lauber, du Simplon.

Il lui fait part en même temps qu'il apprend à son frère Xavier à boire de la bière : Il « a déjà fait son apprentissage. Elle lui fait assez du bien comme à tous les jeunes gens. »

Il lui décrit enfin une scène pittoresque de leur vie quotidienne :

Nous faisons aussi quelquefois les tailleurs. Nous nous disons alors si la sœur Judith se trouvait par hasard sous le chapeau de Fortunatus⁶⁸ pour nous voir sans être vue, en voyant les gros yeux que nous faisons en ourlant nos mouchoirs ou bien en rapiécant quelque habillement, comme elle se moquerait de nous !⁶⁹

* * *

Mais ce qui, outre ses études, préoccupe sans cesse Etienne-Bonaventure, c'est ce que fait ou pense « sa Sophie ».

Relevons d'abord ce qu'il en écrit à sa sœur Judith, dont il demande à maintes reprises quels sont ses « environs » ; après quoi nous proposerons une hypothèse pour identifier cette jeune femme.

Quand il annonce en avril (1802) qu'il espère achever son « cours de médecine et de chirurgie en deux ans », il ajoute :

J'ai préparé ma Sophie à la patience de m'attendre pendant cette [sic] espace de temps, malgré le bruit qui se répand dans la ville que je suis, ainsi que M. Werra, attaqué du mal du pays, que je dois retourner bientôt, et des choses semblables. M. Amstaad m'a fait une bonne leçon sur cela, ce qui m'a beaucoup étonné. Je suis bien reconnaissant à M. Amstaad qu'il m'a averti du bruit qui circule sur mon compte. Ce qui m'a fait faire de gros yeux et dresser les oreilles, c'est ce qu'il m'écrit qu'on se moque de moi et encore des gens en qui j'avais mis maladroitement ma confiance. Je voudrais bien les connaître, afin que je leur puisse faire dire que, quoique j'aime passionnément Mamselle [sic] Sophie, quoique je suis très attaché à ma famille, à ma patrie, quoique j'ai eu à la vérité bien des ennuis à souffrir, cela ne m'avait pourtant pas empêché de faire mes devoirs, de me vouer entièrement aux études et d'aller toujours mon chemin. Je souhaiterais bien que le public me juge un peu plus bénignement, car se séparer et pour ainsi dire s'arracher à l'idole de son cœur, quitter des bons parents, des bons frères, des sœurs aimables qu'on chérit et qu'on aime, des amis qu'on regrette, quitter un pays... dont le climat est certainement plus doux qu'ici, un pays où l'on est bien reçu, où l'on sait ce qui est politesse contre un pays sauvage où le monde est grossier, où l'on [n']a point d'ami, quitter le lieu de ses amours au moment où je reçus la marque certaine que j'étais aimé de celle que j'adorais depuis longtemps, quitter ma Sophie sanglotante et qui ne pouvait se détacher de son Etienne, dis, ma chère Judith, est-ce qu'il n'y avait pas là des raisons de regretter un pays, de s'ennuyer les premiers mois d'absence ?

⁶⁸ Héros de l'un des meilleurs livres populaires allemands, dont il existe plusieurs traductions françaises.

⁶⁹ AV, fonds Fl. de Torrenté, ms. 24, liasse 13, pièce n° 11, original.

... M. Amstaad m'écrit de même que maman avait très mal reçu ma lettre où je lui ai écrit l'état de mon cœur ; suivant ses paroles, il paraît même qu'elle est fâchée contre moi et contre ma Sophie. Fais-moi le plaisir, ma chère amie, de m'écrire ce qu'il en est, ce que maman a dit et dans quelle intention elle est ; dis-moi fidèlement ce que l'on dit de moi, ce que fait ma Sophie, ce qu'on dit d'elle. M. Amstaad m'écrit qu'elle sait mieux se cacher que moi. Je le crois ; mais si elle recevait [?] son ennui par ses autres connaissances ! Tu m'écris que je n'avais rien à craindre que l'on m'enlève ma Sophie. Je peux le croire, mais je ne voudrais pas seulement qu'il soit dit qu'elle aurait voulu se laisser enlever par un autre. Mon honneur serait trop intéressé. Je ne voudrais pas être un Notnagel⁷⁰.

On m'écrit aussi de drôles de choses sur l'état présent du Valais. On y a derechef des chicanes. Je ne voudrais pas qu'on nous fasse Français, mais si par malheur cela arriverait [sic], ces messieurs qui m'ont tant voulu du mal à cause que j'étais à la Chambre administrative pourront baisser un peu le nez.⁷¹

Dans ce processus qui sous peu débouchera sur une rupture, on constate, pour l'instant, qu'Etienne-Bonaventure est inquiet de la profondeur des sentiments de sa Sophie, en dépit des témoignages d'amour qu'il a reçus d'elle. D'autre part, sa mère n'envisage pas favorablement son projet de mariage. En ces circonstances, c'est Judith qui s'entremet pour assurer l'échange de lettres entre les deux amoureux. Une année plus tard, probablement en juillet 1803, on observe que c'est Sophie qui, à son tour, a des reproches à formuler à l'égard d'Etienne-Bonaventure, dont celui-ci se justifie longuement auprès de sa sœur Judith :

Tu seras sans doute scandalisée, écrit-il, de ce que M^{lle} Sophie t'aura dit de moi ; tu diras peut-être : « voilà ce que sont les hommes, [est-ce] que l'on peut encore se fier à leur parole ? Pas plutôt partis, ils vous oublient : hors des yeux, hors de mémoire. » Tu craindras encore qu'ayant fait de nouvelles connaissances, je perde mon temps qui doit être sacrifié à l'étude. Tu penseras que... je dissipe l'argent que la famille m'envoie avec des maîtresses en présents ou repas, et parties de plaisir, et que je vole ainsi l'argent que vous, mes chères sœurs, aidez à gagner avec la sueur de votre visage en gâtant votre santé. Cela te paraîtra vraisemblable parce que M^{lle} Sophie t'aura parlé de cette dame avec laquelle je lui ai fait badinage. Elle t'a aussi dit qu'on me disait marié ou prêt à le faire. Cependant il n'y a rien de plus faux. Cette dame n'a dîné qu'une 6^{aine} de fois à notre table et est partie déjà [depuis] longtemps. Je ne lui ai parlé qu'à table parce qu'on m'avait placé à côté d'elle connaissant ma tranquillité ; je ne pouvais donc faire autrement que répondre à ces badinages qu'elle me fit

⁷⁰ Un pis-aller, personne à qui on a recours faute de mieux.

⁷¹ AV, fonds Fl. de Torrenté, ms. 24, liasse 13, pièce n° 4, d'Innsbruck, le 24 avril [1802], original. — Allusion aux pourparlers qui ont lieu, au cours du printemps et de l'été 1802, au sujet du sort futur du Valais. Voir M. SALAMIN, *La République indépendante du Valais 1802-1810*. I. *L'évolution politique*, Sierre, 1971, pp. 16-42 (*Le passé retrouvé*, t. I.). Voir aussi une lettre de François-Paul Bonvin à Ch.-E. de Rivaz, du 31 mai 1802. (Rz, cart. 55, fasc. 54, n° 1.)

quelquefois par des badinages, pour ne pas passer pour un sot devant les autres camarades qui me traitaient de capucin ; mais je puis assurer que ce n'était qu'en paroles, et depuis qu'elle est partie, et avant elle je n'ai pas parlé un seul mot avec aucune femme. Avec les servantes je ne veux pas m'abaisser ; les bourgeois me sont trop fades et mesquines avec leur costume ; et pour des dames de condition, on ne les voit qu'aux redoutes et casinos où je n'y vais jamais ; d'ailleurs je n'ai pas seulement le temps...

M^{lle} Sophie se plaint encore que je lui avais fait des reproches sur la mauvaise économie de son papa et le manque d'argent qui le pressait souvent. Elle a mal tourné ma phrase, car je lui ai seulement dit qu'en revenant cette année et me mariant avec elle, je ne l'oserais pas mener à la maison où la maman ne serait pas contente de la recevoir suivant les propres récits qu'elle me faisait d'elle, et que, son papa ne voulant pas prendre son fils chez soi, il n'oserait pas prendre un étranger, que par conséquent il était nécessaire que je gagne auparavant de l'argent pour l'entretenir, et puis elle m'a donné à connaître qu'il y aurait d'autres partis qui se pourraient présenter, et qu'on lui en avait même parlé — ma conscience m'obligeait à lui exposer l'état de mes affaires pour ne pas lui gâter sa fortune —, que je l'aime cependant toujours avec la même ardeur, que je ne désirais que d'être uni avec elle. Pouvais-je mieux parler ?

Elle se plaint encore de ce que je l'avais traitée comme si elle avait besoin d'un mari. Je n'ai fait que répondre à ce qu'elle m'a dit, que voyant tant d'heureux autour d'elle, elle se trouvait depuis quelque temps atteinte d'une noire mélancolie. Je n'ai fait que la consoler sur ce point, après ma déclaration que je ne pouvais venir en vacances à cause de mon frère [Xavier] qui arrivait bientôt et qu'on ne pouvait m'accorder encore le diplôme cette année ; je lui ai dit qu'elle possédait assez de grâce pour trouver un autre qui la fasse plus heureuse que moi et qui pourrait s'unir plus tôt avec elle ; je lui dis encore, quoique cela m'attristerait beaucoup si je la voyais entre les mains d'autrui, [que] je ne pourrais me plaindre, considérant l'état pénible dans lequel vivent la plupart de nos demoiselles, qu'il ne serait pas étonnant qu'elle tâcherait d'en sortir au plus tôt possible.

Je crois que cela n'est pas se moquer d'elle comme si elle avait besoin de mari. Si elle te parle encore sur ces points, je te prie bien de m'excuser, sans néanmoins faire semblant de vouloir la prier qu'elle me reste fidèle.

Je me suis justifié assez ; si elle renonce de bonne volonté pour se donner à d'autres, je ne ferai pas des avances pour la regagner, car si elle m'a manqué de ce côté-là seulement une fois, c'est fini. En attendant, il me suffit de me sentir innocent. Je l'aime toujours, je l'adore mais comme Sophie fidèle et constante...⁷²

La rupture n'est toutefois pas encore consommée un mois plus tard :

Et ma Sophie, que fait-elle ? demande-t-il à Judith, le 25 août 1803. Instruis-moi de tous ses environs. Tu ne faut [sic] rien cacher à ton frère. J'ai le plus grand intérêt à savoir la vérité, car ma résolution et mon avenir dépendent

⁷² AV, fonds Fl. de Torrenté, ms. 24, liasse 13, pièce n° 7, original.

de là. Tu [ne] m'as rien répondu sur la dernière lettre que je t'ai écrite. Si tu ne sais rien m'annoncer de bon, dis-moi du moins ce qui est vrai. Il n'y a que la première impression qui peine ; à la fin, on s'y fait et l'on regarde quelquefois pour un bonheur par après ce que l'on a pris pour un malheur auparavant. Ainsi, ma chère Judith, dis-moi tout...⁷³

Mais Etienne-Bonaventure ne cesse de poursuivre Sophie en aggravant ses propres exigences :

En cas que je ne revienne pas l'année prochaine, comme il est probable, annonce-t-il à sa sœur en novembre [1803], si mes parents m'envoient l'argent nécessaire pour aller à Vienne, je te prie bien de ne pas faire semblant devant Sophie, à laquelle je te prie de remettre cette petite lettre, — de ne pas lui dire que je vais là, quoiqu'il me semble qu'elle me boude sur ma dernière lettre dans laquelle je lui ai fait la proposition de renoncer à la danse pour moi. Elle ne voulait rien me promettre et, moi, j'insistai là-dessus en lui insinuant de bonne façon que je ne pourrai sans cela avoir le plaisir de devenir son époux. Et lui écrivant cette petite [lettre], je lui demande si c'est cette proposition qui l'a fait observer si longtemps son silence. Je serai fâché de perdre son amour, mais je ne ramperai [pas] pour le recouvrer si je l'ai perdu. Ma raison est juste, mais il suffit de cela...

Toutefois, cela ne l'empêche d'inviter Judith, une fois de plus, en post-scriptum, à l'instruire « des environs de Sophie »⁷⁴.

En novembre de la même année 1803, Bonvin paraît être déterminé à abandonner Sophie à son sort :

... Je veux prendre le doctorat cette année s'il est possible, et puis aller à Vienne passer une année là, et je tâcherai de me tirer d'affaire autant que possible, car il paraît que M^{lle} Sophie n'attendra plus tant avec ardeur sur mon arrivée. A propos, lui as-tu remis la lettre que j'ai envoyée dans la tienne dans celle de M. Amstaad ? Et comment a-t-elle été reçue ? Instruis-moi de tout ce qui s'est passé en attendant. Fut-il à mon désavantage ? A-t-elle fait d'autres connaissances ? A-t-elle dit quelque chose contre moi dans quelque société à cause que je lui ai demandé un sacrifice pour prix de ma main ? Je trouve qu'elle a bien fait de ne rien promettre, et plutôt que de refuser ma main de se taire sur ma lettre. Car il y a bientôt deux mois et demi que je ne reçois plus de nouvelles de sa main. Mais si elle avait déjà des connaissances avant cette époque, je ne me repentirai alors jamais d'avoir quitté une personne si légère dans ses amours...⁷⁵

Dans la dernière lettre datée d'Innsbruck, le 20 avril 1804, Bonvin revient encore une fois, mais avec plus de précision, sur l'opposition que son projet de mariage avec Sophie rencontre chez sa mère en particulier :

... Pour ce qui regarde M^{lle} Sophie qui avait paru vouloir entrer dans notre maison si nous nous marions, ayant senti que cela ne conviendrait pas, je l'ai tâché de la faire renoncer à ces idées, lui disant que ni la maman, ni les frères et

⁷³ *Ibidem*, pièce n° 8, original.

⁷⁴ *Ibidem*, pièce n° 9, original.

⁷⁵ *Ibidem*, pièce n° 10, d'Innsbruck, le 29 novembre [1803], original.

sœurs pourraient être contents de cela, et que la maman surtout m'avait déjà dit que je ne devais pas penser à cela. Outre cela, je n'ai nommé personne, et tu trouveras bien à propos aussi que je l'aie dissuadée de cela. Il faudrait avoir perdu la tête pour croire qu'une belle-fille, surtout M^{lle} Sophie, puisque maman ne peut la souffrir, puisse convenir à notre maison. Il faut qu'elle se résigne à d'autres projets...⁷⁶

C'est ainsi que se dénoue un projet maladroitement entretenu durant environ trois ans.

Qui est donc cette Sophie dont Etienne-Bonaventure ne révèle jamais le patronyme ? Si on dépouille les recensements de la ville de Sion effectués en 1802⁷⁷, on ne remarque que trois fois ce prénom de Sophie⁷⁸. Comme les sœurs de Bonvin n'ont conclu de mariage qu'avec des membres de familles notables de la ville, on peut présumer que lui-même ne s'est pas encore singularisé d'elles. Son choix se serait-il porté sur Sophie (Anne-Marie-Christine-) de Kalbermatten, fille d'Antoine et de Marie-Josèphe de Tornéry, baptisée le 24 juillet 1773, par conséquent de deux ans plus jeune que lui ? Celle-ci, outre trois sœurs, n'a qu'un frère, Grégoire-Joseph, dont on ne sait pas grand-chose. En tout cas, ni le père ni le fils ne sont cités, parmi les membres de la famille, au nombre des « personnages marquants », selon la formule de l'*Almanach généalogique suisse*, qui ne ménage pourtant pas les superlatifs... La naissance de Grégoire, sans doute en 1760, n'est pas mentionnée dans les registres paroissiaux de Sion⁷⁹ ; dans une bonne généalogie de la famille⁸⁰, son auteur n'a pas été en mesure de noter quoi que ce soit sur ce frère de Sophie. Toutefois, deux publications successives, de peu postérieures au décès d'Antoine de Kalbermatten († à Sion, le 23 octobre 1808) étaient les allégations d'Etienne-Bonaventure sur sa situation financière⁸¹ et sont de nature à donner créance à notre hypothèse : il s'agit d'abord d'un avis du châtelain de la ville de Sion par lequel « il rend notoire que d'après les intentions testamentaires de feu M. Antoine de Kalbermatten, ancien procureur, M. son fils Grégoire, ancien officier au service de Sardaigne, et son petit-fils Antoine ont été pourvus par leur honorable parenté d'un tuteur... »⁸² ; ensuite, vers la fin du mois, de la mise aux enchères, par l'hoirie, « d'un jardin situé au-dessus du couvent des capucins » et d'« une portion d'île... »⁸³.

* * *

⁷⁶ *Ibidem*, pièce n° 11, original.

⁷⁷ AV, Recensement de 1802, district de Sion, fol. 260-290.

⁷⁸ *Ibidem*, fol. 261^v, n° 17 ; fol. 273, n° 122 ; fol. 279, n° 193.

⁷⁹ On retrouve ici une confirmation de ce que nous avons écrit plus haut, p. 6, sur cette période.

⁸⁰ AV, fonds de Kalbermatten, P 364, généalogie établie de 1947 à 1957 par Alphonse DE KALBERMATTEN.

⁸¹ Voir plus haut, p. 18.

⁸² *Bulletin officiel*, 1808, n° 45, du 6 novembre, pp. 364-365.

⁸³ *Ibidem*, 1808, n° 47, p. 384.

On vient de le constater, pendant son séjour à Innsbruck, Etienne-Bonaventure entretient une correspondance amicale avec l'abbé Jean-Baptiste Amstaad, encore professeur de philosophie de Sion, et qui a été son collègue de 1798 à 1801.

Notons, au surplus, que l'abbé Amstaad, en 1802, loge chez Antoine de Torrenté, beau-frère d'Etienne-Bonaventure⁸⁴.

Des opinions divergentes ont cours sur cet ecclésiastique.

On lit, en effet, sous la plume de l'abbé Louis BOUCARD les lignes suivantes : « Si les lettres de l'abbé [Etienne-Bonaventure] Bonvin ne faisaient preuve de naïve franchise, et si l'abbé Amstaad n'était connu pour sa loyauté, on serait tenté de croire qu'ils s'étaient entendus pour essayer d'amener une solution définitive [la mise en activité du Conseil d'éducation]. Il est à peine croyable que l'abbé Amstaad, mis au courant de sa nomination officielle par le Directoire [dudit Conseil], n'en ait rien dit pendant près de trois ans, du 17 décembre 1798 au 15 juin 1801, à son collègue le professeur Bonvin »⁸⁵. On peut toutefois se demander si notre auteur aurait écrit ces lignes s'il avait mieux connu les *Mémoires historiques* du chanoine Anne-Joseph DE RIVAZ, à ce moment-là encore inédits.

En vérité, DE RIVAZ ne porte pas ce confrère dans son cœur, loin de là.

Au moment où, en 1805, il évoque les circonstances dans lesquelles le collège de Sion est confié aux pères de la Foi de Jésus ou piaristes, il rappelle que le Chapitre, aussi bien que les magistrats du pays, craint que la jeunesse sédunoise ne soit « *livrée... aux maximes irréligieuses qu'on nommait alors l'éducation libérale...* ».

Plus loin, il précise que « les nouveaux professeurs du collège de Sion ne se sont chargés que des humanités, savoir de la petite école, de la Grammaire, de la Syntaxe, de la Rhétorique et de la Philosophie. Pour la physique et les mathématiques, ils se sont *même* associés pour cette année M. Amstaad qui a professé la philosophie depuis 1798... »⁸⁶.

DE RIVAZ mentionne encore en 1806 que l'Abbaye de Saint-Maurice « se charge enfin du collège [de la ville] de Saint-Maurice et commence l'établissement d'un pensionnat. On y fait venir pour professeur de philosophie le prêtre Amstaad qui la professait à celui de Sion avant l'arrivée des nouveaux jésuites... »⁸⁷.

On sait que les *Mémoires historiques* du chanoine A.-J. DE RIVAZ deviennent, au cours de leur sixième et dernière partie, des annales où les affaires sont désormais exposées année par année ; c'est pour cette raison que, dans notre édition, nous avons divisé cette ultime période en autant de chapitres, ou à peu près, que d'années.

Il faut poursuivre leur lecture jusqu'au « Journal de 1827 » pour retrouver, sous la plume de l'auteur, le nom de l'abbé Amstaad. A.-J. DE RIVAZ s'en

⁸⁴ AV, Recensement de 1802, district de Sion, fol. 267, n° 66. — Sur Antoine de Torrenté, voir plus loin, p. 26.

⁸⁵ L. BOUCARD, *op. cit.*, p. 191.

⁸⁶ A.-J. DE RIVAZ, *op. cit.*, t. I, pp. 191-195. — C'est nous qui soulignons.

⁸⁷ *Ibidem*, t. I, p. 212.

prend alors vivement à cet ecclésiastique ; il justifie l'abbé de Saint-Maurice, François de Rivaz, d'« un coup d'Etat, pour ainsi parler, par lequel il s'est défait de tous ceux de ses religieux qui donnaient mauvaise réputation à leur collège et à leur maison *par l'extrême libéralisme qu'ils professaient hautement et qu'ils affichaient aussi effrontément, en tout lieu, en toute compagnie...* »⁸⁸.

ET DE RIVAZ, pour s'expliquer, de remonter aux origines de ce mouvement :

*C'est d'ancienne date que les opinions les plus outrées du libéralisme s'étaient introduites à l'Abbaye. Cette maison, pour se rendre recommandable aux magistrats et utile au pays, prit sur elle de se charger du collège et d'y établir un pensionnat. Comme il n'y avait personne à cette époque de ces messieurs qui fût en état de professer la physique et d'y enseigner les mathématiques, ils proposèrent leur chaire de philosophie à un M. Amstaad⁸⁹ qui, de ludi magister au collège de Sion, y était devenu per saltum [c'est-à-dire à coups de dispenses] professeur de philosophie, et qui pourtant ne savait de mathématiques et de physique que le peu qu'il en avait appris tout seul et que lui en avait montré le sieur Isaac de Rivaz, pour lors ingénieur du pays⁹⁰. Mais comme ce monsieur est fort studieux, il s'en tira vaille que vaille les premières années, devenant chaque jour plus habile... Et il est resté dans cette maison dix à douze ans en qualité de préfet du collège qu'il mit sur un assez bon pied, et on ne peut disconvenir qu'il n'ait rendu à cette maison de bons services en cette qualité, en y inspirant aux jeunes religieux le goût de la science et l'amour du travail. Mais plus il mérita à cet égard la confiance de MM. les abbés, plus il abusa de celle de ces jeunes gens presque tous formés à son école, en leur inspirant en même temps des opinions politiques les plus opposées à la subordination, une estime excessive de la liberté et de l'égalité qui les indisposa contre les rois, contre les aristocrates et qui, pis est, contre leurs prélats. Pour le peindre d'un seul trait, on peut dire que ce vieux prêtre⁹¹, qui a goûté dès l'origine les principes révolutionnaires, est un véritable enfant de la Révolution et qu'il s'en est fait depuis bientôt quarante ans le champion et l'apologiste. Il trouva dans cette jeunesse de l'Abbaye des disciples très dociles...*⁹²

A.-J. DE RIVAZ fait ensuite le portrait du chanoine qui assume la succession d'Amstaad, après sa retraite. On en arriva au point, conclut-il, « qu'on ne lisait à l'Abbaye que les journaux libéraux, Le Courrier, Le Constitutionnel ; on y crachait sur le Journal des Débats, sur L'Ami du roi et de la religion, sur La Quotidienne, sur le Mémorial catholique... ». Il précise encore qu'« on y était si engoué des maximes libérales qu'elles étaient le sujet ordinaire des conversations au réfectoire, où on mangeait à table ronde, depuis

⁸⁸ C'est nous qui soulignons.

⁸⁹ L'emploi de l'article indéfini dénote déjà le mépris du chanoine pour ce confrère.

⁹⁰ H. MICHELET, *L'inventeur Isaac de Rivaz (1752-1828), ses recherches techniques et ses tentatives industrielles*, Martigny, 1965, 395 pages. (*Bibliotheca Vallesiana*, t. 2.)

⁹¹ En 1827, l'abbé Amstaad est âgé de soixante-quinze ans.

⁹² A.-J. DE RIVAZ, *op. cit.*, t. II, pp. 320-321. — C'est nous qui soulignons. — François de Rivaz (1787-1834), abbé de Saint-Maurice de 1822 à sa mort.

que, sous prétexte de former ces jeunes gens à la polémique théologique et politique, le préfet Amstaad en avait fait bannir la lecture pendant les repas... »⁹³.

Il n'est donc pas douteux que si l'abbé BOUCARD avait connu cette satire d'un réactionnaire contre Amstaad, il aurait modifié le jugement qu'il porte sur lui.

Au cours des trois années où il enseigne au collège de Sion, Etienne-Bonaventure Bonvin a subi indéniablement l'influence de l'abbé Amstaad. On en décèle une preuve quand, en 1808, sa parenté adresse une violente requête au président du dizain de Sion, pour empêcher le jeune médecin de conclure un mariage auquel il s'est résolu, envers et contre tous « dans le délire de ses principes prétendus libéraux »⁹⁴.

Et il est certain que ses relations, à Vienne, en 1805 et 1806, avec Antoine Kaempfen, n'ont pu que le conforter dans sa considération pour Amstaad, son aîné de 23 ans.

En effet, Kaempfen, dans ses *Souvenirs*, fait de son professeur de philosophie, un éloge qui vient, en quelque sorte, confirmer l'opinion que le chanoine de Rivaz manifeste à son égard :

*M. Amstaad, écrit-il, était un prêtre distingué dans les sciences physiques et l'histoire naturelle ; par son esprit cultivé, par la lecture de tous les ouvrages des philosophes anciens et modernes, et son bon jugement indépendant, il était au-dessus de tous les préjugés des prêtres de Sion, et quoiqu'il remplît les devoirs essentiels de l'état ecclésiastique, cette vocation n'était cependant pas faite pour lui, et on s'aperçut facilement que la théologie et les mystères ne l'occupaient pas beaucoup, aussi était-il pour les chanoines de Sion... rien moins qu'un demi-apostat, et on lui imputait généralement de détourner les jeunes gens de leurs occupations religieuses en leur faisant trop apprécier les sciences profanes et positives. Et en cela, poursuit Kaempfen, ils avaient raison, car M. Amstaad parlait avec tant de persuasion et d'attrait des sciences physiques et naturelles qu'on était irrésistiblement entraîné vers ces études ; il était en outre l'ami de ses disciples et gagna toujours leur respect et leur attachement ; mais jamais je n'ai entendu un mot sortir de sa bouche qui pouvait avoir pour but de détourner un étudiant de sa carrière ecclésiastique. Au reste, il suffisait que M. Amstaad enseigne la vérité dont les prêtres de Sion, très ignorants, n'avaient aucune notion, pour le suspecter d'irrégion ; ils lui faisaient, comme à Galilée, un crime d'enseigner le système de Copernic...*⁹⁵

Dans le courant de l'année 1812, Kaempfen fait connaissance d'un autre ecclésiastique, le chanoine Emmanuel de Kalbermatten⁹⁶. C'est ce chanoine, « homme savant et éclairé, et ami de M. Amstaad », qui, remarquant en

⁹³ A.-J. DE RIVAZ, *op. cit.*, t. II, pp. 321-322.

⁹⁴ Voir plus loin, p. 26.

⁹⁵ KAEMPFFEN, pp. 47-48.

⁹⁶ Emmanuel (Joseph-) de Kalbermatten (1756-1830), chanoine et professeur de morale à Sion depuis 1791, professeur de Rhétorique 1803-1805, grand doyen 1822. (BWG, t. 3, 1907, p. 119.)

M. Kaempfen « quelques dispositions heureuses », suscite dans l'esprit de l'étudiant « le désir de voir des pays étrangers pour y puiser des connaissances qu'on ne pouvait acquérir en Valais. Ces idées et l'étude de la philosophie, assure Kaempfen, refroidirent petit à petit mes idées religieuses et surtout le désir de me faire prêtre... »⁹⁷. C'est ainsi que Kaempfen abandonne son projet, peu fondé, de devenir prêtre et se décide à entreprendre des études de médecine.

A.-J. DE RIVAZ parle également de ce chanoine Emmanuel de Kalbermatten, à qui, en 1807, le Conseil d'Etat offre la chaire de droit civil à la nouvelle Ecole de droit en voie de création, à Sion⁹⁸. Mais s'il a été l'ami d'Amstaad, comme l'affirme Kaempfen, il ne paraît pas avoir partagé ses idées politiques ; loin d'être libéral — à moins qu'il n'ait ultérieurement modifié ses opinions, le chanoine de Kalbermatten sera opposé, en 1814/1815, à la réunion du Valais à la Suisse⁹⁹, c'est-à-dire, comme l'écrit explicitement plus loin DE RIVAZ, qu'il sera, au cours de « dix-huit mois » de luttes, « le conseiller intime du bailli et de l'évêque pour redonner des fers aux Bas-Valaisans en les réduisant de nouveau à la condition de sujets »¹⁰⁰.

* * *

De retour à Sion, Etienne-Bonaventure Bonvin songe à son établissement. Instruit alors de la vacance de la place de chirurgien-major au bataillon valaisan au service de France en formation à Gênes¹⁰¹, à laquelle venait de renoncer le Dr Germain Rey¹⁰², Bonvin se présente pour le remplacer et est agréé ; il annonce cette nouvelle à son ami Kaempfen. Toutefois, écrit celui-ci :

*« Je ne compris pas comment il pouvait accepter une place pour laquelle il n'avait, pour ainsi dire, aucune capacité ; car, malgré son grand savoir en général et sa profonde instruction médicale, M. Bonvin n'avait reçu de la nature aucune aptitude pour exercer la chirurgie, et il en convenait lui-même. Soit qu'il eût réfléchi à cette gaucherie naturelle et insurmontable, soit qu'il préférât la vie tranquille d'un savant qui s'occupait constamment de poésie et de littérature, soit qu'il eût cédé aux instances de sa famille qui le pria de ne pas quitter Sion, il m'écrivit bientôt qu'il renonçait à son tour à la place de chirurgien-major et me conseilla de la demander. »*¹⁰³

C'est Kaempfen qui fit ainsi la campagne de Catalogne (1807-1809) et celle de Russie (1812).

* * *

⁹⁷ KAEMPFFEN, p. 49.

⁹⁸ A.-J. DE RIVAZ, *op. cit.*, t. I, p. 253. Sur l'Ecole de droit, voir Jean GRAVEN, *L'Ecole de droit valaisanne (1807-1908)*, dans *Annales valaisannes*, 1965, pp. 177-242.

⁹⁹ A.-J. DE RIVAZ, *op. cit.*, t. II, p. 39.

¹⁰⁰ *Ibidem*, t. II, p. 210.

¹⁰¹ Ph. GERN, *Le recrutement d'un bataillon valaisan au service de la France (1804-1807)*, dans *Vallesia*, t. XVIII, 1963, pp. 165-175.

¹⁰² Pierre-Germain Rey (1782-1842) fils de Pierre, filleul de confirmation d'Augustini, médecin à Monthey. (P. DEVANTHEY, *La Révolution bas-valaisanne de 1790*, Martigny, 1972, p. 467. — *Bibliotheca Vallesiana*, t. 11.)

¹⁰³ KAEMPFFEN, p. 83.

Quinze jours après son retour, Bonvin, muni de son diplôme de médecin¹⁰⁴, se présente au bourgmestre de la ville et se recommande à la bienveillance du Conseil¹⁰⁵.

C'est six mois plus tard, le 27 mai 1807, que la Diète décrètera une loi « portant établissement d'un Conseil de santé » composé de trois membres. L'art. 2 stipule notamment que « aucun médecin ou chirurgien étranger ni aucun médecin ou chirurgien valaisan arrivant de l'étranger, ne pourra exercer son art sans avoir été auparavant approuvé par le Conseil de santé... »¹⁰⁶. Bonvin n'a donc pas eu l'occasion de paraître par-devant ce Conseil dont la nomination semble d'ailleurs avoir été ajournée.

Quoi qu'il en soit, il figurera sur la liste des « docteurs en médecine d'après les formes valables dans le ci-devant Valais » que publie le *Mémorial administratif du département du Simplon* en 1812¹⁰⁷.

5. Un scandale à Sion : le premier mariage (1809) d'Etienne-Bonaventure Bonvin

On ignore si, vers la fin de 1801, quand il renonce à l'état ecclésiastique et à son bénéfice du Saint-Rosaire, qu'il démissionne de sa charge de professeur au collège, qu'il abandonne son poste de secrétaire à la Chambre administrative, qu'il rompt les liens qui l'attachent à une jeune Sédunoise et qu'il part en janvier 1802 pour Innsbruck en vue d'entreprendre des études de médecine, les décisions d'Etienne-Bonaventure Bonvin ont déjà suscité quelques remous dans la capitale du Valais.

De retour au pays en automne 1806, il ne va pas tarder à faire parler de lui moins de deux ans plus tard.

En effet, au printemps 1808, c'est un véritable scandale qui éclate à Sion : l'évêque, le curé de la ville, les autorités civiles sont simultanément sollicités par les nombreux descendants de Jean-Pierre Bonvin d'intervenir pour empêcher le jeune médecin de 33 ans de conclure un mariage qui, à leur sentiment, est de nature à « flétrir » la réputation de la famille.

Nous ne connaissons pas toutes les pièces du dossier de cette « affaire » ; toutefois, les documents que nous avons retrouvés sont assez nombreux pour en reconstituer l'essentiel.

C'est d'abord une longue requête de la parenté du Dr Bonvin, écrite de la main de son beau-frère Antoine Theiler, le 23 mai 1808, à Jean-Joseph Duc (1748-1821), président du dizain de Sion.

¹⁰⁴ Qui vaut alors aux médecins en Valais, selon le dire de son ami Kaempfen, le titre d'« Excellence ». (KAEMPFFEN, p. 180.)

¹⁰⁵ ABS, 240 : Prot. du Conseil bourgeoisial, vol. 83, fol. 109^v (séance du 12 novembre 1806).

¹⁰⁶ *Lois et décrets de la république du Valais*, vol. II (2^e éd.), Sion, 1844, pp. 65-67.

¹⁰⁷ N° 84, du 3 décembre 1812, p. 1 ; ici sont confirmés les renseignements de Kaempfen sur le lieu et la date de réception : « Landshut en Bavière, 17 octobre 1805. »

Cette enquête signée par son rédacteur en qualité d'« ancien grand châtelain et conseiller, tant au nom de mon épouse Rosette Bonvin que celui de mon enfant Joséphine que je ne veux pas laisser flétrir ». — Antoine Theiler (1778-1823), avocat, ancien grand châtelain d'Hérémence, conseiller de la ville de Sion, a épousé à Sion, le 11 janvier 1797, Marie-Rose-Antoinette Bonvin (1771-1812), fille de Jean-Pierre et de Marie-Elisabeth de Torrenté. Leur fille Joséphine épousera, à Sion, le 12 octobre 1823, Pierre-Xavier de Riedmatten, ancien syndic de Sion.

Signent après lui :

— « François-Xavier Bay, chanoine de la cathédrale de Sion, en mon nom et en celui de toute la branche Bay. » — François-Xavier-Théodule Bay (1750-1816), de Vouvry, est un frère de Marie-Madeleine-Louise Bay, seconde épouse de Jean-Pierre Bonvin et par conséquent mère du Dr Etienne Bonvin.

— « de Torrenté, tant en mon nom que par ma femme Barbe. » — Antoine-Gabriel de Torrenté (1752-1816), ancien syndic, a épousé, à Sion, le 3 janvier 1798, Marie-Catherine-Barbara Bonvin (1765-1837), fille de Jean-Pierre et de Marie-Elisabeth de Torrenté.

— « Veuve Naterer, née Bonvin. » — François-Xavier Naterer (1722-1787), Dr méd., fils de Maurice et de Marie-Barbe Surläuli, a épousé Anne-Marguerite Bonvin (1734-1814), fille de Jean-Pierre et de Marie-Ange-Rose Grange et sœur de Jean-Pierre, père du Dr Etienne Bonvin.

— « François-Paul Bonvin, pour lui et pour ses sœurs germaines. » — François-Paul Bonvin est donc, on l'a vu, le frère consanguin du Dr Etienne.

— « Antoine Bonvin, en son nom et [en celui] de ses sœurs germaines et consanguines. » — François-Joseph-Antoine Bonvin (1766-1820), officier au service d'Espagne, est un fils de Jean-Pierre et de Marie-Elisabeth de Torrenté.

Il convient de citer intégralement ce texte singulier, à l'exception de quelques mots et passages que l'horrible écriture de Theiler rend illisibles ; il est significatif de la mentalité qui règne alors dans certains milieux de la population :

C'est avec le comble de la plus extrême douleur et du plus inexprimable regret que les susdits parents et parentes du Dr Etienne Bonvin ont depuis longtemps déjà remarqué que ce malheureux parent, dans le délire de ses principes prétendus libéraux¹⁰⁸, s'était plongé dans un tel abîme duquel il ne peut plus se retirer qu'à l'aide de l'autorité supérieure, ou même suprême ; tous les avertissements les plus vifs et les représentations les plus motivées, non seulement de tous les parents, mais de plusieurs personnes respectables, tant ecclésiastiques que laïques, amies de son honneur et de celui d'une parenté sans tache ni [– –], n'ayant pas pu l'engager de renoncer à la fréquentation d'une fille sans biens, sans honneur et sans pudeur, mais n'ayant paru au contraire qu'alimenter ce feu impur qui fait et est le scandale de toute la ville, la désolation des respectables parents et la ruine du malheureux aveuglé.

¹⁰⁸ C'est nous qui soulignons. Voir plus haut, p. 23.

Nous disons une fille sans biens puisqu'elle n'en a d'autres que son corps vénal et ses haillons en grande partie gagés de ses prévarications et son cortège scandaleux.

Une fille sans honneur dont la grand-mère bâtarde, mère d'une bâtarde, mère du prototype de tout relâchement et débordement et qui ne sait pas donner d'autre nom d'elle que celui de Lucie, et laquelle ignore autant les noms de famille de sa grand-mère et [de sa] mère que le sien et ceux de son père, aïeul et bisaïeul.

Nous savons que les fautes sont personnelles et que, de temps en temps, surtout à une époque d'un relâchement général des mœurs, des familles plus ou aussi illustres que celles qui peuvent appartenir par consanguinité ou alliance au Dr Boïvin ont été la proie des affronts et des scandales, qui furent sans doute passagers, mais ici il s'agit d'une fille que nous appelons sans pudeur.

C'est cette Lucie qui ne connaît pas même le nom de son père ; c'est cette Lucie qui, depuis huit à neuf ans qu'elle rôde à Sion, n'a resté qu'un an et demi tout au plus chez un maître, contre laquelle tous les maîtres et maîtresses ont eu les plaintes les plus amères à cause du débordement de ses passions ; c'est cette Lucie qui vient d'être chassée de son dernier service par sa dernière maîtresse, Madame Mathias de Torrenté¹⁰⁹, à cause de ses fréquentations avec le malheureux duquel nous voulons sauver l'honneur ou au moins le nôtre ; c'est cette Lucie, laquelle n'a elle-même pas seulement eu la faiblesse de se laisser séduire au point d'imiter par un bâtard issu de son sein ses parents en troisième ascendance, mais qui a été depuis plusieurs ans l'objet du pèlerinage de tous les libertins, militaires et autres mariés et célibataires. Nous nous abstenons de nommer les différentes personnes qui se sont souillées avec elle, avec cette éperdue, ou qui l'ont souillée, le récit en pourrait être douloureux à des familles qui n'en peuvent rien des égarements de quelques membres irrfléchis.

C'est cette Lucie qui a été chassée d'un corps de garde français par des militaires mêmes ! C'est cette Lucie, laquelle au moment qu'elle jurait fidélité à son Adonis, recevait les cajolements d'un homme marié, sans parler de tant d'autres absurdités que la pudeur nous ordonne de taire.

Nous nous réservons, pour le cas de nécessité que nous ne voulons pas présumer, à établir un fait après l'autre de ce que nous avons avancé, mais cela relèvera¹¹⁰ sans doute plusieurs souvenirs odieux, cachés sous le voile de l'oubli et même du pardon.

Dans un tel état de choses, la parenté consanguine et par alliance qu'a-t-elle dû faire, sinon qu'après avoir épuisé tous les moyens de douceur pour ramener un parent d'un égarement maniaque que de s'adresser à l'autorité compétente pour éloigner la pierre du scandale, qui n'a aucun titre de rester à Sion ni en Valais, aussi loin que possible du lieu de scandale ?

A cette fin, les parents firent des démarches auprès de Votre Seigneurie sous le 21 courant. Ils trouvèrent votre justice aussi équitable que les rapports

¹⁰⁹ Mathias de Torrenté (1762-1833) (voir *Alm. gén.*, t. VI, 1936, pp. 720-721) épouse à Sion, en premières noces, le 10 février 1801, Louise-Marguerite de Riedmatten († 1825).

¹¹⁰ *Lapsus calami* pour révélera.

qui vous sont parvenus sur la conduite de cette vilaine et ceux de sa connaissance avec le docteur, effrayants pour nous qui ne savions pas même que les choses étaient d'une publicité si effrayante.

Le Dr Bonvin a reconnu pour sa propriété la débauchée Lucie, la fille sans aveu ; il a promis en votre présence de l'épouser ; il a même protesté contre tout ce que se ferait contre cette peste, comme le zélé et très révérend curé¹¹¹ l'appelle dans une vive représentation qu'il vous a adressée sous le 21 du courant sur l'urgence de l'éloignement de cette f. h. et d.¹¹², jusqu'à ce qu'il obtienne la dispense pour se marier avec elle.

Mgr l'évêque¹¹³ a refusé cette dispense [— —] ; M. le curé n'en donnera jamais à un couple aussi bizarre et pour unir une personne d'une condition honnête et respectable, à plaindre par son aveuglement, à un être chargé de l'infamie de droit et de fait.

Nous nous opposerons devant la Sacrée Nonciature à l'obtention de ladite dispense et nous nous croyons fondés à croire que nous y réussirons selon droit.

Dans un pareil état des choses, cette libertine, cette Lucie de nouvelle fabrique devrait-elle rester ici pour prostituer une parenté innocente et augmenter de jour en jour, de moment en moment, le scandale qu'elle n'a cessé de donner depuis qu'elle a été à Sion pour son malheur et celui d'une infinité de personnes, dans un moment où elle est plus nécessaire [?] puisqu'elle est sans service ?

Les principes de justice et de religion qui vous ont distingué, au milieu des tumultes des militaires complices, à réprimer des indécences encore moins criminelles que celles de la belle Lucie, nous font des quérants assurés que vous ferez sortir dans le plus bref délai cette abominable personne et du dizain et de la République, d'autant plus que nos lois, que nous ne croyons pas favoriser plus les femmes que les hommes, défendent que des personnes sans aveu, sans papiers ni attestations soient tolérées rièrè notre République, et nous vous prions qu'au cas que vous croiriez votre autorité insuffisante, à conférer avec la suprême, et si l'administrative que nous voudrions employer pour ramener un parent égaré n'est pas suffisante, d'y mêler la judiciaire, et si des mesures de précaution sont nécessaires pour le bien de la chose contre le Dr Bonvin, nous vous prions de les employer, puisque nous cherchons de nous préserver et de le purger de la contagion, ne voulant laisser sur nous aucun soupçon de connivence.

Tels sont les sentiments d'une parenté qui aurait horreur de garder sur elle la moindre charge, le moindre reproche de ne pas avoir fait son devoir pour donner des preuves convaincantes de l'aversion qu'elle a d'un semblable scandale, d'une telle liaison, et qui décharge sa conscience de la manière la plus

¹¹¹ Franz Xaver Gottsponer (1742-1811), curé de Sion de 1782 à sa mort. (BWG, t. II, 1901, p. 259.)

¹¹² ABS, 245, liasse 15, n° 61/n° 1, original. — f. h. et d. = femme hystérique et débauchée ?

¹¹³ Joseph-François-Xavier de Preux (1740-1817), évêque de Sion de 1807 à sa mort. (B. TRUFFER, *Portraits des évêques de Sion de 1418 à 1977*, Sion, 1977, p. 89.) (*Sedunum Nostrum*, annuaire n° 7.)

formelle dans le sein de votre inaltérable justice et de votre amour pour la conservation des bonnes mœurs, persuadée que justice eût plus tôt été rendue à la conduite de cette malheureuse, la présente aurait resté en son néant, et que si l'on n'y met pas ordre maintenant, le sujet donnera du repentir à ceux qui ne l'ont pas fait.

*C'est dans ces sentiments que nous avons l'honneur d'être, avec la plus humble recommandation, la vénération et le respect le plus profond... etc.*¹¹⁴

Nous connaissons seulement la minute d'une réponse, datée du 24 mai, de la main de Pierre-Séverin Duc¹¹⁵, un des secrétaires affectés au Conseil d'Etat. Cette réponse, adressée au curé Gottsponer, l'écrit-il au nom du Conseil d'Etat ou en qualité de secrétaire de son père J.-J. Duc, président du dizain ? Peu importe.

*En réponse à vos très obligeantes lettres du 21 et 23 mai courant que vous m'avez fait l'honneur de transmettre*¹¹⁶ *au sujet des mesures à prendre pour éviter le scandale que causent les fréquentations de M. le docteur et médecin Bonvin avec la nommée Lucie, j'ai celui de vous dire, écrit P.-S. Duc, qu'aussitôt votre première lettre reçue, j'ai fait comparaître la nommée Lucie devant moi; après lui avoir fait le détail de son origine, de la conduite scandaleuse et les torts qu'elle faisait par ses attraits dangereux à des personnes distinguées, je lui annonçai l'ordre de sortir du dizain dans les 24 heures.*

*Le Dr Bonvin, qui l'avait accompagnée, protesta contre son éloignement et la déclara être sa propriété et son épouse...*¹¹⁷

Il faut intercaler ici un document isolé signé, lui, de Pierre-Séverin « Duc, secrétaire », dans lequel on lit que

*M. le Dr Etienne Bonvin ayant [alors] demandé la permission de parler, ce qui lui fut accordé, protesta contre les mesures que l'on pourrait prendre contre elle et son éloignement, parce qu'il regarde dite Lucie pour sa propriété en la déclarant pour son épouse, et qu'il prétend ne pas s'être prostitué en la fréquentant publiquement, et que, s'il n'a pas fait cette déclaration plus tôt, il avait des raisons suffisantes, et qu'en conséquence de cette proteste et déclaration, il prétend qu'on doit la laisser chez sa tante ici à Sion jusqu'à ce qu'il ait obtenu la dispense de se marier. Cette tante s'appelle Catherine Courton dans la maison de la veuve Moralet à Sion*¹¹⁸.

Et la réponse au curé de la ville conclut en ces termes :

Cette proteste et [cette] déclaration inattendues m'ont mis dans l'impuissance d'agir ultérieurement, vu que c'est hors de mon for d'empêcher les mariages et que par leur réunion tout scandale cessait. J'en donne en conséquence communication à la parenté qui avait aussi requis mon autorité à cet effet.

¹¹⁴ ABS, 245, liasse 15, n° 61, pièce 5, original.

¹¹⁵ Pierre-Séverin Duc (1774-1818), secrétaire au Conseil d'Etat, nommé, le 23 septembre 1802, chef du bureau des Finances. (M 11, n° 76, p. 62.)

¹¹⁶ ABS, 245, liasse 15, n° 61, pièces 2 et 3, originaux.

¹¹⁷ *Ibidem*, pièce 4, minute.

¹¹⁸ ABS, 245, liasse 15, n° 61, pièce 1, copie conforme. — Cette Catherine Courton, Savoyarde, est, en 1802, servante chez M^{me} Joseph-Marie Bay, née Marie-Thérèse de Courten (1740-1811) (AV, Recensement de 1802, district de Sion, fol. 266^v, n° 64). Joseph-Marie Bay est un frère de Marie-Louise Bay, mère d'Etienne-Bonaventure.

*Ayant ensuite de votre lettre d'aujourd'hui consulté le Conseil d'Etat sur les moyens ultérieurs à prendre, il ne m'a donné aucune direction positive, vu la déclaration dudit M. Bonvin et, en conséquence, nonobstant le désir que j'aurais de concourir à seconder le zèle constant que vous ne cessez d'exercer pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, je me vois dans le cas d'user de mon autorité qu'avec toute la circonspection que mérite la délicatesse de la chose*¹¹⁹.

On retrouve encore, dans les procès-verbaux du Conseil de la ville de Sion, en séance du 25 mai 1808, une intervention du chanoine François-Xavier Bay, oncle de Bonvin : « Le chanoine requiert que la servante (*Maglein*) Lucie, que son neveu le Dr Etienne Bonvin veut épouser, soit expulsée de la ville. On se demande s'il y a des raisons suffisantes d'expulser la servante. — Réponse [du Conseil] : Si elle a des relations fâcheuses avec le Dr Bonvin, elle doit être chassée ; néanmoins il n'y a pas de raison suffisante de la chasser du moment qu'on ne peut pas l'empêcher de l'épouser »¹²⁰.

Toutes ces oppositions n'arrêtent pas le Dr Bonvin, décidé d'aller jusqu'au terme de son dessein : en effet, le 7 novembre 1809, il épouse à Sion Marie-Louise-Lucie Blanchoud, ayant sans doute obtenu, comme on va le voir, l'autorisation du vicaire général.

Ce n'est pas le curé de la ville, mais son vicaire, qui est en même temps curé de la paroisse hors-les-murs, Xavier Beeger¹²¹, qui, sur mandat du vicaire général, bénit le mariage. Parmi les témoins, aucun membre de l'une et l'autre parenté, mais des amis : Louis Pittier et Benoît Favre, étudiant en théologie¹²².

L'omission de toute filiation dans la notice de mariage, et les allégations de la parenté Bonvin dans la requête du 23 mai 1808, ne facilitent pas l'identification de l'épouse du Dr Bonvin.

Qui est donc cette Lucie Blanchoud ? Il faut avouer que nous en savons peu de chose. Nous avons pu la situer à Sion, dans le recensement de 1802 ; on la trouve en effet en service chez M^{me} Victoire de Chaignon (1761-1826),

¹¹⁹ ABS, 245, liasse 15, n° 61, pièce 4, minute.

¹²⁰ ABS, 240, vol. 83, fol. 162.

¹²¹ Xavier Beeger (1781-1851), qui a reçu, lors de son baptême, à Sierre, le 21 avril 1781, les prénoms de François-Joseph-Gaspard, est connu dans le *Nouvel Almanach* et dans le *Neuer Schreib-Calender* contemporains, et les registres de la paroisse de Sion hors les murs dont il est curé (c'est-à-dire « chargé de la pastoration des hameaux environnants et même de Salins ») (TAMINI et DÉLÈZE, *op. cit.*, p. 254), ainsi que dans les *BWG* (t. I, 1895, pp. 357-358), sous les prénoms de François-Joseph, est vicaire à Sion et curé hors les murs de 1808 à 1825.

¹²² La lecture du patronyme Pittier dans la notice du mariage n'est pas absolument certaine, le vicaire ayant écrit, semble-t-il, *Poetier* ; cependant, il y a de fortes présomptions en faveur de Joseph-Louis Pittier (1754-1815) dont on connaît les idées politiques assez proches de celles, libérales, imputées au Dr Bonvin. (Voir A.-J. DE RIVAZ, *op. cit.*, t. I, pp. 134-138.) — Quant à Benoît Favre, étudiant en théologie, on peut l'identifier à Jean-Joseph-Benoît-Thomas Favre (1781-1847), de Saint-Luc, qui, depuis 1813, sera curé ou vicaire dans plusieurs paroisses. (TAMINI et DÉLÈZE, *op. cit.*, p. 447.)

veuve de Vincent de Courten (1757-1797), officier en Piémont : « Lucie Blanchoud, sa servante de Conthey »¹²³. On vient de voir que, par la suite, elle a été encore en service chez M^{me} Mathias de Torrenté¹²⁴.

Mais, pour le moment, nous ignorons le lieu et la date de sa naissance. A Sion même, il ne réside alors qu'une seule famille Blanchoud, celle de Nicolas-Joseph († 1859, à 87 ans), allié à Marie-Elisabeth Charvet († 1852) qui lui donne, entre 1800 et 1825, plus d'une douzaine d'enfants. Les recherches que nous avons effectuées dans les registres des paroisses de Sion, Savièse, Conthey, Vétroz, Ardon-Chamoson¹²⁵, Saillon, Fully, Martigny, Saint-Maurice, Monthey, Vouvry, Saxon, Riddes, Nendaz, Bramois, Saint-Léonard, etc., n'ont eu aucun succès. Ainsi, nous ne sommes ni en mesure de déterminer l'âge de Lucie Blanchoud au moment de son mariage en 1809 avec Bonvin, ni de confirmer ou d'infirmer sa filiation illégitime.

Toutefois nous avons relevé, dans les registres de la cathédrale de Sion, une notice qui est de nature à corroborer, partiellement du moins, les assertions de la parenté Bonvin dans sa requête de 1808 au président du dizain ; en effet, il est mentionné, à la date du 20 décembre 1804, le baptême, sous condition, de Marie-Bricia-Michèle, fille illégitime de Brice-Michel Huttin, de Bienville (France), officier de la 56^e légion, de station à Genève, et de *Marie-Lucie Blanchoud, de Conthey*. Contrairement à la coutume, même pour les illégitimes, pas de parrain ni de marraine. Cette fille a-t-elle survécu ? Nous ne le savons pas.

Mieux encore, voici que, huit mois après la requête de la parenté du Dr Bonvin et dix mois avant le mariage de celui-ci avec Lucie Blanchoud, apparaît dans les registres de la paroisse Saint-Sigismond, à Saint-Maurice, en date du 21 janvier 1809, le baptême de « Marie-Josèphe-Virginie, fille illégitime de Lucie Blanchoud » ; cette inscription est suivie d'une note pour le moins curieuse : *Patre ex conventione partium non nominando*, soit « à teneur de la convention passée entre les parties, le nom du père ne doit pas être mentionné » ; puis, « ainsi a-t-il été négocié avec les frères et sœurs consanguins du père lui-même, comme l'a déclaré le sieur Pittier, grand châtelain de Martigny (*Ita tractatum cum ipsius patris consanguinis, uti declaratur a D^{no} Pittier, magno castellano Octodurensi*) ». Le parrain de la nouveau-née est Joseph Barman (1761-1814), notaire, secrétaire du comité particulier de Saint-Maurice en 1798, président du dizain de 1807 à 1810 ; quant à la marraine, Marie Beck, il s'agit probablement d'une fille du Dr Jean-Népomucène Beck (1740-1817), médecin à Saint-Maurice, et de sa première épouse Marie-Salomé Müller¹²⁶.

¹²³ AV, Recensement de 1802, district de Sion, fol. 285^v, n° 222. — Jos. et Eug. DE COURTEN, *Généalogie et Services militaires*, Metz, 1885, pp. 34-35.

¹²⁴ Voir plus haut, p. 27.

¹²⁵ Recherches exclues à Leytron dont les registres ne sont conservés que depuis 1829.

¹²⁶ La date de décès du Dr Beck doit être corrigée dans l'*Armorial valaisan/Walliser Wappenbuch* (Zürich, 1946, p. 25) ; le Dr Beck est mort à Saint-Maurice, le 5 mai 1817, et sa seconde épouse, Marie d'Angreville, le 9 mars 1826.

Cette inscription pose évidemment un problème que nous ne saurions résoudre dans l'état actuel de nos connaissances, d'autant plus que nous ignorons également ce qu'il est advenu de cette fille. Cependant cette entente des « parties » pour ne pas divulguer le nom du père, la tractation avec frères et sœurs consanguins, et surtout l'intervention de Jos.-L. Pittier, qui sera, le 7 novembre 1809, l'un des témoins au mariage de Bonvin avec Lucie Blanchoud, tous ces éléments ne constituent-ils pas des présomptions qui inclinent à se demander si Etienne-Bonaventure Bonvin n'a pas tenté, et réussi, pour la contraindre à accepter son projet de mariage, de mettre sa famille devant le fait accompli ? ¹²⁷

Coincidence, ou presque, à relever : moins d'un mois après le mariage du Dr Bonvin, c'est Sophie de Kalbermatten qui, à 32 ans, épouse, le 3 décembre 1809, mais en l'église de Valère, Félix de Kalbermatten (1783-1855), fils de Jean-Arnold et de Claude Dallèves, un homme de dix ans plus jeune qu'elle, familier du grand bailli en charge ¹²⁸. Leurs témoins sont Louis de Kalbermatten et Gaspard de Sépibus, secrétaire du grand bailli ¹²⁹. Sophie de Kalbermatten est décédée, à Sion, le 4 mars 1825.

L'épouse du Dr Bonvin décédera, à Sion, le 7 septembre 1823, sans enfants ; lui-même se remariera, à Sion, le 2 juin 1837, avec Catherine Voeffray, fille de Joseph, économe de la maison de correction, et de Jeanne-Marie Peney, union également demeurée stérile.

* * *

Le Dr Bonvin ne va pas tarder à abandonner la médecine ; il est probable que ce sont ses qualités de secrétaire et de traducteur, déjà appréciées par la Chambre administrative (1798-1802), qui ont engagé les autorités de l'Etat à faire de nouveau appel à ses services, peut-être déjà depuis la mort de son frère François-Paul en 1814.

Quoi qu'il en soit, lorsque le Conseil d'Etat organise ses bureaux en vertu de la nouvelle constitution adoptée le 12 mai 1815 ¹³⁰, il commence, dans sa première séance tenue le 20 mai 1815, par nommer un secrétaire d'Etat en la personne d'Isaac de Rivaz, conseiller d'Etat de 1808 à 1810, qui assumera cette charge jusqu'à sa mort en 1828 ; il procède ensuite à la désignation d'un

¹²⁷ Dans ce cas serait confirmée l'affirmation du Dr Bonvin au président du dizain « qu'il regarde dite Lucie pour sa propriété en la déclarant pour son épouse... » (Voir plus haut, p. 29.)

¹²⁸ « Ces familiers étaient au nombre de quatre, dont deux accompagnaient l'évêque et deux le grand bailli, tous en manteau d'écarlate galonné en or et une grande hallebarde sur l'épaule ; cela avait lieu aux temps des assemblées des notables du pays. » (H. SCHINER, *Description du département du Simplon...*, Sion, 1812, p. 295.) — Le grand bailli en charge est alors Léopold de Sépibus (1759-1822), de Mörel.

¹²⁹ Louis-Grégoire de Kalbermatten (1768-1845), major-général au service du Piémont (AV, fonds de Kalbermatten, P 364). — Gaspard de Sépibus (1788-1877), fils du bailli. (M. SALAMIN, *La République indépendante du Valais*, Sierre, 1971, p. 282.)

¹³⁰ *Recueil des lois, décrets et arrêtés... du Valais*, t. III, 2^e édition, Sion, 1890, art. 32, pp. 8-9.

secrétaire d'Etat adjoint : « A ce sujet, lit-on dans le protocole, il a été cru pour un moment que ce secrétaire adjoint devait avoir une parfaite connaissance de la langue allemande, ce qui en effet aurait été d'une utilité majeure ; mais sur la considération que de tels sujets seraient très difficiles à trouver et que, d'un autre côté, M. le Dr Bonvin a servi en qualité de traducteur bien expert, il a été proposé de conserver ledit traducteur, ce qui permettait d'exiger du secrétaire d'Etat adjoint moins de capacité dans la langue allemande pour espérer de trouver plus efficacement les qualités plus nécessaires aux fonctions principales auxquelles il est spécialement appelé. »

En conséquence, le Conseil d'Etat « délibère de conserver M. le Dr Bonvin en qualité de traducteur », et décide : « M. Benjamin de Nuce est désigné pour secrétaire d'Etat adjoint »¹³¹.

En séance du 27 octobre 1815, le Dr Bonvin est qualifié de « traducteur du gouvernement »¹³². L'année suivante, en séance du 21 mars 1816, il est « installé comme secrétaire attaché au bureau du Conseil d'Etat pour tenir le protocole de ses séances avec l'appointement provisoire de deux louis par mois, et [il] est de suite entré en exercice... »¹³³.

Dans l'*Etat du gouvernement de la république et canton du Valais* inséré dans l'*Almanach portatif du Valais* pour l'année 1817, on constate la présence, à la Chancellerie, de « Bonaventure Bonvin, docteur de la faculté de Landshut, secrétaire d'Etat adjoint et traducteur ». On n'est pas surpris de ne pas trouver, dans les protocoles du Conseil d'Etat, une nomination en bonne et due forme. En effet, les procès-verbaux, qui sont écrits par plusieurs personnes, aussi bien par Isaac de Rivaz, chancelier et secrétaire d'Etat, que par Ch.-Emmanuel de Rivaz lui-même, alors conseiller d'Etat, ou par d'autres secrétaires dont le Dr Bonvin, sont loin d'être tenus à jour : on rencontre, en feuilletant ces premiers registres, de nombreuses pages blanches destinées à être utilisées, avec, parfois, en tête, la seule date d'une séance...

Si l'on présume que l'*Almanach portatif* sort de presse quelques semaines, voire quelques mois, avant le début de la nouvelle année à laquelle il est consacré avec son calendrier, la liste des foires et celle des lunaisons, on peut admettre que la nomination du Dr Bonvin en qualité de secrétaire d'Etat adjoint a dû intervenir au plus tard en automne 1816 lors d'un remaniement du bureau de la Chancellerie, au cours duquel Benjamin de Nuce, qui assume cette charge depuis le 20 mai 1815, passe secrétaire à la Direction de la Police centrale, sous les ordres du conseiller d'Etat Charles-Emmanuel de Rivaz¹³⁴.

C'est à ce poste que le Dr Bonvin travaillera durant quarante-quatre ans.

¹³¹ Prot. du C. E., vol. 1, séance du 20 mai 1815, p. 7. — Benjamin (François-Xavier-Pierre-B') de Nuce (1774-1844), ancien officier au service étranger. Pour la carrière militaire, voir J. SCHALBETTER, *Le régiment valaisan au service de l'Espagne*, dans *Annales valaisannes*, 1969, p. 362.

¹³² Prot. du C. E., vol. 2, p. 121.

¹³³ *Ibidem*, vol. 3, 12^e cahier, p. 62.

¹³⁴ On peut également déduire que le Dr Bonvin a probablement antdaté ses *Materialien zu einer Geschichte des Walliserlandes*, dans le titre desquels il se qualifie de secrétaire d'Etat adjoint. — Voir plus haut, p. 8.

On peut enfin se demander pour quelles raisons il n'a jamais été promu à la fonction de secrétaire d'Etat en titre. Serait-ce à cause de ses opinions libérales ? Cependant, le journal *Le Confédéré du Valais*, organe libéral, ne signale même pas son décès.

* * *

Nous n'avons pas la présomption d'avoir épuisé le sujet de cet exposé ; le titre retenu promet plus qu'il n'apporte en réalité. Nous pensions, au cours de recherches longues et fastidieuses, qu'en rassemblant les multiples pièces hétérogènes du puzzle que constitue la vie d'Etienne-Bonaventure Bonvin jusqu'à l'âge de quarante ans nous parviendrions à atteindre ce but. Notre effort a tendu d'abord à fixer, autant que possible, les principales étapes de cette carrière dont il faut bien avouer que les historiens ne se sont guère préoccupés jusqu'à maintenant, en dépit du rôle, peu spectaculaire mais efficace, que le Dr Bonvin a joué dans l'administration cantonale.

Nous avons pu établir sommairement la chronologie de sa formation et de ses débuts dans la vie active, puis celle de ses études de médecine en Autriche, enfin retracer les avatars de son premier mariage.

Néanmoins, nous sommes encore assez mal renseigné par lui-même sur son caractère, sa mentalité, sa vie intérieure, ses propres opinions ; quant à son mariage de 1809, nous avons seulement fait entendre les sentiments de sa parenté, sans jamais, ou presque, pouvoir lui donner l'occasion d'exprimer son point de vue personnel.

Somme toute, notre article ne constitue qu'une approche des années d'apprentissage du Dr Bonvin. Nous laissons à d'autres chercheurs le soin d'étudier et, éventuellement, de publier les récits de ses voyages, de trouver d'autres correspondances qui permettront de corriger et de compléter notre esquisse, et peut-être même de découvrir quelques manuscrits de sa main qui témoigneraient de sa vocation de « savant » s'adonnant « constamment » à la poésie et à la littérature et qui, de la sorte, confirmeraient l'opinion que KAEMPFFEN avait de son ami¹³⁵.

¹³⁵ KAEMPFFEN, p. 83.